

## MARGUERITE D'AUTRICHE

### DUCHESSE DE SAVOIE

Fortune — Infortune — Fort une.

**M**ARGUERITE D'AUTRICHE était le second enfant de Marie de Bourgogne, « ceste dame de bonne renommée » comme l'appelle Comynes.

Marie qui, dans sa jeunesse, avait été fiancée au dauphin Charles, épousa l'archiduc Maximilien, fils de l'Empereur Frédéric III, « le plus parfait chiche homme que prince n'y autre ait été de nostre temps ».

Après quatre ans de la plus heureuse union, la princesse mourut des suites d'une chute de cheval. « Sa mort fut un grand dommage, car elle estoit très honneste « dame et libérale et bienaymée de ses sujets, et luy portoient plus de révérence « et de crainte qu'à son dict mary. »

La douleur de Maximilien fut profonde; elle dura toute sa vie, car il ne put jamais entendre prononcer le nom de celle qu'il avait perdue, sans verser des larmes.

De droit, Maximilien devait être reconnu tuteur de ses deux enfants, Philippe-le-Beau et Marguerite d'Autriche. Mais les Flamands s'y opposèrent; le duc irrité fit pendre quelques bourgeois, ruina son crédit et les Flamands se tournèrent alors vers le roi de France, lui offrant pour le jeune dauphin leur petite princesse Marguerite qui apporterait en dot la Bourgogne et l'Artois. C'est ainsi que se conclut le traité d'Arras (1482).

Louis XI ne dissimula point sa joie, « le dict seigneur me compta ces nouvelles et en eust grande « joie, et aussi que les enfants estoient demourés en la garde des Gandois, lesquels il cognoissoit « enclins à noise et division contre ceste maison de Bourgogne; et il lui sembloit avoir trouvé l'heure « pour ce que le duc d'Autriche estoit jeune et pour ce qu'il avoit encores guerre par-tout et estoit « étranger et mal accompagné. »

Le mariage de Marguerite avec le dauphin Charles fut donc arrêté. La princesse avait alors trois ans et le dauphin, qui en avait douze, était celui-là même que l'on avait destiné comme époux à Marie de Bourgogne.

On conduisit Marguerite jusqu'à Heden (Hesdin), « où le duc Maximilien l'aurait volontiers ostée à « ceux qui l'enmenaient, mais ceux de Gand l'avoient bien accompagnée. »

Le mariage par procuration fut célébré sans aucune pompe le 18 août 1477. Le comte de Chimay et le seigneur de la Gruthuse conduisirent la petite princesse à l'autel; deux jeunes enfants, le seigneur de Gueldre et sa sœur portaient des cierges devant elle et l'évêque de Malines donna la bénédiction. Marguerite fut ensuite menée à Amboise et au mois de juillet on célébra le mariage au milieu de grandes réjouissances.

Louis XI ne parut point à ces fêtes publiques qui ne convenaient guère à sa nature sauvage, mais il ne dissimula pas la joie profonde qu'il en éprouvait; deux mois après il mourait laissant Anne de Beaujeu continuer son œuvre politique.

L'enfance de Marguerite s'écoulait paisible au château d'Amboise, sous la tutelle d'Anne de Beaujeu.



Elle passait son temps au milieu des beaux livres, des riches collections et de toutes les œuvres d'art rassemblées dans cette noble maison. A mesure que son intelligence se développait, on lui donnait les meilleurs maîtres. Le français, l'allemand, l'italien, l'anglais, le latin même, lui furent enseignés.

Souvent elle quittait sa résidence pour aller à Chenonceaux ou à Chissay, « prendre part à quelques gracieux déduits. »

D'autres fois elle se rendait au Louvre avec sa dame d'honneur, Madame du Secret, car elle avait un grand penchant pour la peinture et le dessin, « sans parler de la musique ».

En 1483, le duc de Bretagne meurt laissant pour héritière sa fille Anne. Une foule de prétendants se présentent. Maximilien est accepté, il se hâte d'envoyer son ambassadeur contracter mariage par procuration, mais il ne rejoint pas sur-le-champ sa nouvelle épouse. Anne de Beaujeu, en femme avisée, s'adresse à Rome, obtient du même coup deux dispenses. Anne de Bretagne est déliée de ses serments et le mariage de Charles avec Marguerite d'Autriche est rompu : double affront pour la maison d'Autriche,

« De cet outrage, dit Mézerai, s'alluma un incendie qui fut une source de ruine pour la chrétienté. »

Après le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, « le roy ayant mis ordre au pays de Bretagne, il vint en France et ordonna que Madame Marguerite de Flandres se tiendrait au château de Melun, sur la rivière de Seine, et avec elle la princesse de Tarenté. Elle y resta plus d'une année.

« Avant son départ on lui fit jurer, sur la croix et les Evangiles, de renoncer à toutes prétentions sur son mariage avec Charles VIII.

« Elle quitta donc la France suivie d'un cortège nombreux et brillant. » (Belleforest.)

A Cambrai, les habitants la reçurent en grande pompe en criant : « Noël ! Noël ! » Cette exclamation toute française la blessa vivement : « Non pas, Noël — s'écria-t-elle, — mais vive Bourgogne ! »

Maximilien irrité, réclama l'appui des rois d'Angleterre et d'Aragon. Mais se voyant abandonné, il accepta la combinaison proposée par Ferdinand et Isabelle : le mariage de Philippe-le-Beau avec Jeanne de Castille et celui de Marguerite avec l'infant Don Juan.

La flotte qui servit au transport de la princesse de Castille, ramena Marguerite en Espagne. Accompagnés d'une nombreuse suite, le roi et l'infant attendaient la princesse. L'entrevue eut lieu à Reynosa. « Le prince et la princesse se donnèrent la main et le mariage fut célébré le mois suivant avec une pompe extraordinaire. Marguerite, assise sur une haute

« mule blanche, était vêtue magnifiquement et dans le cortège on ne voyait que drap d'or ou de Saxe. »

Malheureusement, cette même année, Don Juan qui se rendait aux noces de sa sœur Isabelle, fut pris de la fièvre à Salamanque et mourut en trois jours.

« Je n'ouïs jamais parler de plus grand deuil que celui qui a été fait par tout le royaume.

« Toutes gens de métier ont cessé quarante jours; tout homme estoit vestu de noir. Les nobles et les gens de bien chargeoient leurs mulets couverts jusqu'aux genoux de drap noir, et ne leur paraissoit que les yeux, et bannières noires estoient partout sur les portes des villes. »

La désolation de Marguerite s'augmenta encore par la perte d'une petite fille qui mourut en naissant; à dix-huit ans elle pleurait ses plus chères affections.

Malgré l'affectueuse sollicitude des souverains espagnols, la jeune princesse voulut rejoindre son père; elle sentait que, près de lui, serait sa vraie consolation, « son réconfort. »

Maximilien avait été confié, dans son enfance, aux mains inhabiles d'un précepteur illettré, mais grâce à ses dispositions naturelles il acquit aisément ce qui lui manquait. Il parlait indifféremment le latin, l'italien, l'allemand, le français, et sa facilité d'élocution était très grande.

Il n'oubliait pourtant pas ce que ces connaissances lui avaient coûté d'études, et il disait parfois : « Si Pierre, mon précepteur, vivait encore, je le ferais venir près de moi pour lui enseigner l'art d'élever les enfants ! »

Maximilien avait aussi le goût des arts; il aimait passionnément la musique et la peinture, et c'étaient là autant d'affinités entre sa fille et lui, car Marguerite « s'estoit honorablement exercée en musique vocale et instrumentale et avoit en outre la notice de tous les ouvrages féminins en esguille et broderie. »

Plus tard, dans son château de Pont-d'Ain, elle filait encore le chanvre et faisait des surprises à son père en lui « envoyant des chemises auxuelles elle avoit besogné elle-même. »

Ce qui lui valut cette réponse paternelle : « J'ay reçu les belles chemises lesquelles ayes aidé de les faire de vostre main, dont sumus fort jouioux. Nostre cors sera réconforté à l'encontre du bon senteur et douceur de telle belle thoele, lesquels usent les angels en Paris pour leur habillement. »

Riche, accomplie, issue du plus haut lignage de l'Europe, sa main fut recherchée par de nombreux prétendants.

Sans être d'une beauté accomplie, Marguerite avait un abord aimable et séduisant. De beaux cheveux blonds encadraient son doux visage et



ses yeux bleus étaient pleins de finesse. Le vitrail de l'église de Brou nous l'a dépeinte dans sa fraîche jeunesse, comme on aime à se l'imaginer en plein bonheur, chevauchant aux côtés de Philibert dans les forêts verdoyantes de la Bresse.

Les estampes que nous possédons nous la représentent à des époques diverses et sous un aspect moins agréable. En costume de gouvernante des Pays-Bas, surtout, l'expression est un peu dure et sévère.

Le choix de Marguerite s'arrêta sur le jeune duc de Savoie, Philibert.

Ce prince, que les charmes de sa personne avaient fait surnommer « le Beau », était né au château de Pont-d'Ain. Il avait passé sa jeunesse à la Cour de France, où il avait été initié au métier des armes.

« Malheureusement (1), il avait un penchant « inné pour le faste et l'éclat; abandonnant aux « jurisconsultes et à ses conseillers le soin d'administrer la justice, il employait son temps « au jeu, à la musique, à la chasse.

« Plus habile qu'aucun de ses courtisans à « imaginer de nouvelles distractions, il se dégoûtait promptement des choses qu'il avait « le plus ardemment convoitées. »

Marguerite devait, par la suite, dégager son époux des influences funestes auxquelles il s'était abandonné; elle dirigea les affaires de Savoie avec tant d'adresse « que par ses grâces « et vertus il ha été contourné en plénitude « fertile ».

Après le mariage qui eut lieu en 1501, les nouveaux époux se rendirent à Genève et informèrent le syndicat de Bourg de leur prochaine arrivée.

A cette communication on délibéra longtemps sur le cadeau de bienvenue que les Etats de Bresse offriraient au duc et à la duchesse. On convint de leur porter quatre douzaines de fromages, sans préjudice des autres dons.

Le 5 août, au son des cloches et des détonations d'artillerie, le jeune couple apparut à la porte de la halle. « Sur une haquenée « entièrement couverte d'une riche draperie aux « armes de Bourgogne et agitant sur sa tête une « touffe de plumes, s'avancait Marguerite. Elle « portait la couronne ducal; un voile d'argent « laissait entrevoir son gracieux visage qu'encadraient de longues tresses blondes. Une « robe de velours cramoisi brochée d'or, au bas « de laquelle se relevaient en bosse les écussons « d'Autriche et de Savoie, dessinait sa taille « élégante. D'une main elle tenait les rênes de « sa monture, de l'autre elle saluait la foule, « pendant qu'à sa droite caracolait le beau Phi-

« libert ravi de l'enthousiasme qui éclatait sur « le passage de sa jeune épouse... »

Qui eût dit en voyant ce prince si élégant, si plein de vie, que ses jours étaient comptés ?

Entré dans la ville, le cortège ducal mit pied à terre. Alors défilèrent les personnages symboliques, groupes profanes ou sacrés; anges ou déesses qui chantaient tour à tour les vertus du jeune couple; les réjouissances, se terminèrent par la conquête de la Toison d'or, et les époux furent conduits triomphalement au palais ducal.

Lorsque Philibert et Marguerite eurent terminé la visite de leur duché, ils s'établirent au château de Pont-d'Ain, partageant leur vie entre les joutes, les tournois, « et, ajoute un naïf écrivain, « des autres joyeux esbattements qui s'y « firent, n'en récite rien, car trop prolixe serait. »

Ce château, placé sur une riante colline baignée par l'Ain, dominait la Bresse et le Bugey. Une rivière poissonneuse, une plaine où pullulait le gibier, des forêts peuplées de bêtes fauves, offraient les plaisirs les plus variés.

Au matin, c'était le réveil du cor; le jour, course en plaine ou en bois; le soir, retour, triomphe, table somptueuse. « Le cor d'ivoire « pendu en escharpe, montée sur un ardent « coursier, elle suivait communément son très « cher seigneur et époux, courant force les « cerfs ramez par bois et par landes, par monts « et par vaultz, sains craindre l'ardeur du soleil « ni le laheir de la chasse, cuydant que par sa « présence soingneuse, elle le peust préserver « de tous inconvenients. »

L'un des premiers jours de septembre 1504, par une chaleur accablante, Philibert ayant poursuivi plusieurs heures une bête féroce « et « presque essouffé de ses gens qui plus ne « l'avaient pu suivre, descendoit en plein midi « une longue et droite vallée, à pied, à cause « que ses chevaux, à force de grande course, « étoient morts (1). » Il arrive haletant, baigné de sueur auprès de la fontaine de Saint-Vulbas. Charmé de la fraîcheur du lieu, de l'ombre du bocage, il y fait servir son repas. Mais peu après il éprouve un frisson mortel; il remonte à cheval, portant sans cesse la main à sa poitrine; arrivé au château, il n'a que la force de se jeter sur un lit de camp, « auquel vint toute troublée la très « chère duchesse, sa compagne qui ne se doutant pas encore de son grand deuil prochain, « se mit à le conforter doucement et à le réjouir « de tout son pouvoir. »

Le prince était atteint d'une pleurésie; sa constitution robuste résista quelques jours, mais la violence du mal prit le dessus et, après avoir demandé les sacrements, il expira dans les bras de Marguerite: il avait vingt-quatre ans.

La douleur de la duchesse fut déchirante;

(1) Cambiano.

(1) Couronne Margaritique.



sans la sollicitude de ceux qui l'entouraient elle eût attenté à ses jours. « Elle s'efforça de se « jeter d'une très haute fenêtre; la grâce de Dieu « et la diligence de ses gens l'en empêchèrent. « Elle fit incontinent couper ses beaux cheveux « et autant fit-elle faire à ses plus privées de-  
« moiselles; en outre, elle fait construire un « édifice grand et somptueux où seront établis « perpétuellement gens de religion qui prieront « Dieu pour le salut de l'âme du défunct et « sera enrichie sépulture d'une œuvre mémo-  
« rable. »

Marguerite voulut, en effet, que l'on déposât son époux dans l'église du prieuré de Brou; continuant ainsi un vœu fait autrefois par sa belle-mère, elle conçut dans sa pensée et dans son cœur le projet de bâtir à tous, « mais sur-  
tout à celui qu'elle pleurait, un grand tombeau destiné à perpétuer ses regrets et sa tendresse. »

De grandes difficultés s'élevèrent pour accomplir ce projet. La première fut de réunir les fonds nécessaires. Tous les proches et les conseillers de la princesse la blâmaient d'entreprendre une œuvre semblable, prévoyant les dépenses énormes qu'elle entraînerait. Chaque fois, Marguerite répondait : « Vous dites vrai, mais avec l'aide de Dieu, mon vœu s'accomplira. »

Au printemps de 1506 elle posa la première pierre du sanctuaire. Dans son testament elle désigne pour sa sépulture cette même église de Brou « qu'elle fait édifier et où elle veut être « inhumée auprès de son très cher seigneur et « mari : le duc Philibert de Savoie au côté se-  
« nestre, et au dextre sera le corps de feu Ma-  
« dame de Bourbon sa mère. » Elle établit en même temps des services religieux, dispose des legs pour l'hôpital, puis dote cinquante jeunes filles de Bresse et cinquante de Bourgogne. »

C'est vers cette époque que mourut Philippe le Beau, frère de la duchesse; il laissait deux fils en bas âge. Cet événement douloureux, en donnant à Marguerite la charge de ses neveux, la ramena dans les Pays-Bas.

Les Etats de Brabant se trouvaient sans gouvernement, et aux mains d'un prince de six ans. Après une vive opposition de la part des Flamands qui n'aimaient guère Maximilien, la tutelle du petit prince lui est cependant accordée; satisfait de la déférence qu'on lui témoigne, Maximilien confie l'administration des Pays-Bas à sa fille. Marguerite, accompagnée du jeune Charles, visite alors toutes les villes de Flandre; elle reçoit partout l'accueil le plus enthousiaste, et comprenant la séduction qu'elle exerce sur ces populations flamandes, elle se promet de l'employer à la grandeur du pays.

Dès lors tout converge vers ce but : préparer son neveu aux charges écrasantes qui l'attendent.

Les hommes les plus remarquables furent choisis. Louis Vivès, l'ami d'Erasmus, Vacca « le bon maître d'école, le bon et loial serviteur, » et bien d'autres. A ce rôle d'institutrice elle donnait tout son cœur, tous ses soins, mais elle ne s'en mêlait pas moins à la vie extérieure que son rang lui imposait.

Marguerite, malgré sa mélancolie habituelle, ne dédaignait ni les richesses, ni le bien-être. Sa table était exquise et il n'était pas rare que quelques musiciens se tinssent dans la salle où elle prenait ses repas.

Toute maternelle avec ses demoiselles d'honneur auxquelles la duchesse recommandait « d'éviter les caquets », elle occupait leurs longues soirées d'hiver par « mille jeux divers » dans lesquels la musique, le dessin, les échecs entraient pour une bonne part. Elle n'était pas indifférente non plus « au mestier des bonnes mesnagières » et si par hasard quelques mets avait flatté son goût elle en indiquait la recette à son père.

« La comtesse de Horne qui prent paine tous « les ans me furnir d'aucunes confitures que « sont les meilleures du monde qu'elle mesme « fait de ses mains et puis que les treuve bon-  
« nes, me semble que aussi fères-vous, mesme-  
« ment en ses grandes chaleurs. »

Lorsque les beaux jours revenaient, c'étaient de longues chevauchées à travers les forêts de Scheplaken ou du Groenendaël, et s'il passait un prince ou survenaient des épousailles, c'étaient matières à divertissements et tournois. Elle se conciliait tous les partis par son adresse et sa bonne grâce.

Henri VII, auquel pour sa fille elle faisait entrevoir l'alliance du jeune Charles, n'eut garde de se montrer hostile aux Pays-Bas.

Louis XII lui déclare « qu'elle estoit la seconde « personne du monde qu'il aimoit le plus et « qu'il se rappelle les joyeux esbattements de  
« leur jeunesse ». »

Rome est gagnée par les malheurs et la pitié de la princesse.

Louise de Savoie, Marguerite d'Angoulême, les souverains de tous les Etats, les savants de tous les pays correspondent avec elle et ainsi, sous des aspects différents, nous voyons tour à tour le diplomate, la femme et l'artiste.

Michelet, qui pourtant ne l'aime guère et l'appelle « la rusée Flamande, la couseuse de chemises » rend hommage à ses grandes aptitudes « d'homme d'Etat ». »

Le traité de Cambrai fut son dernier acte politique. Charles suffisait à sa tâche, la mission de Marguerite était achevée. Elle songea dès ce moment à se retirer du monde et elle écrivait à sœur Ancille, supérieure du couvent des Annonciades de Bruges :

« Je suis délibérée faire avec vous une bonne



« fin, avec l'aide de Dieu... faites prier toutes mes bonnes filles à l'intention que je vous ay toujours dite, car le temps approche, puisque l'Empereur vient à qui, à l'aide de Dieu rendray bon compte de la charge et du gouvernement que lui a plu de me donner ».

Ce rêve ne se réalisa point. Le 15 du mois de novembre, le matin avant de se lever, la duchesse demanda à boire. M<sup>lle</sup> de Rochester, qui était de service auprès d'elle, lui apporta de l'eau dans une tasse de cristal, mais en la reprenant, elle la laissa tomber devant le lit; la tasse se brisa. M<sup>lle</sup> de Rochester en chercha soigneusement les morceaux, mais ne s'avisait pas de regarder dans les pantouffles de la duchesse. Celle-ci s'étant levée quelques heures après, se sentit vivement piquée à la plante du pied gauche. Elle appela et l'on vit qu'il lui était entré fort avant dans le pied un fragment de cette tasse. Le morceau de cristal retiré, il sortit peu de sang. Marguerite ne songea pas à s'inquiéter de cette aventure, mais quelques jours après, ressentant une grande douleur et ayant la jambe enflée, elle fit quérir les médecins; ils jugèrent que la gangrène y était et se prononcèrent pour l'amputation.

La duchesse accepta leur arrêt avec résignation, elle s'occupa de ses affaires spirituelles et temporelles, puis se remit entre les mains des chirurgiens. Ceux-ci, pour lui épargner les souffrances de l'opération, lui donnèrent une si forte dose d'opium quelle ne se réveilla plus !

Ainsi mourut cette princesse qui gouverna les Pays-Bas avec une rare sagesse, encouragea les arts et les lettres, et contribua dans une large mesure à la grandeur de Charles-Quint.

On lui a reproché de n'avoir pas manifesté une grande sympathie pour la France; il faut avouer qu'elle n'eut guère à se louer des procédés de Louis XI et d'Anne de Beaujeu, mais si elle n'oublia jamais l'affront reçu dans sa jeunesse, elle blâma pourtant son neveu de sa politique envers François I<sup>er</sup>, et elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour faire adoucir la situation du roi pendant son séjour à Madrid. C'est à elle encore que François I<sup>er</sup> s'adressa, lorsque les jeunes princes, ses fils, éprouvés

par le climat d'Espagne, eurent besoin de changer de résidence, elle s'employa pour eux avec la plus grande générosité.

Sa conduite envers les religieux fut aussi réservée qu'on pouvait l'attendre à une époque où les bûchers s'allumaient de toutes parts.

Passionnée pour la musique, elle contribua aux progrès de cet art en Belgique. La bibliothèque de Bruxelles renferme un volume relié en cramoisi dont le papier est noir et les lettres dorées. Dans ce recueil se trouve une suite de danses à la mode du xvi<sup>e</sup> siècle et portant des titres naïfs tels que : *Fille à marier*, *Espérance de Bourbon*, *M'amour-m'amie*, etc.

A ses heures de mélancolie, Marguerite devenait poète : elle a laissé de nombreuses pièces de vers qui peignent bien l'état de son âme.

Hélas, soupire-t-elle :

Dueil et ennuy, ennuy, regret et peine,  
Ont eslongué ma plaisance mondaine,  
Dont, à part moy, je me plains et tourmente,  
Et en espoir n'ay plus un brin d'attente,  
Vééz la comment fortune me pourmeine, etc.

Plus loin :

Me faudra-t-il toujours ainsi languir ?  
Me faudra-t-il enfin ainsi mourir ?  
Nul n'aura-t-il de mon mal cognoissance,  
Trop a duré, car c'est dès mon enfance !

Et une autre fois qu'elle entretenait ses demoiselles des trop courtes joies de son enfance :

Quant du passé l'on se remain,  
Qu'on n'avait nulz regretz villain  
Mais que tout venait à plaisance,  
Tient en prison un cueur humain,  
Souvenir tue.

Elle avait instamment demandé qu'on la portât dans cette église de Brou à laquelle tous les artistes avaient apporté leur concours.

Ce ne fut que deux ans après sa mort que la duchesse fut transportée de Malines à Brou. Là, près de celui qu'elle a tant aimé, Marguerite dort son éternel sommeil sous les guirlandes suspendues aux voûtes, et à l'ombre des folles efflorescences du style flamboyant.

A. DE KERMANT.

✻ FIN ✻

## CURIOSITÉ HISTORIQUE

Jean de l'Aigle, seigneur de Cugny, en Gâtinais, se dévoua au service des aveugles dans l'hospice des Quinze-Vingts; il prit sa retraite vers 1484 et résolut de passer dans la solitude le reste de sa vie, il se retira dans la tour de Cordouan; il donna toute sa fortune pour la fondation de deux Maisons-Dieu, et, jusqu'à sa mort, il vécut seul dans le phare, entretenant le fanal qui guidait les navigateurs et priant Dieu.



# BIBLIOGRAPHIE

## AMÉLIE DE VITROLLES

### Sa vie et sa correspondance

Cet ouvrage, d'un si haut intérêt à une époque d'indifférence religieuse telle que la nôtre, a le défaut d'être en deux gros volumes in-8°. Si l'abbé de Lamennais, qui devait d'abord l'écrire, se fut acquitté de la tâche que malheureusement sa rupture avec l'église rendit par la suite impossible, il eût, croyons-nous, condensé les documents auxquels a eu recours l'auteur anonyme et ne nous aurait pas moins prouvé pour cela ce qu'il se plaisait à dire de M<sup>me</sup> de Vitrolles, la connaissant bien et la vénérant du fond de l'âme : « Elle est la femme la plus parfaite qu'on puisse voir, unissant à la piété la charité, l'intelligence et la science. » — Peut-être aurait-il mieux valu pour les détails sur la vie politique du baron de Vitrolles, père d'Amélie, renvoyer aux *Mémoires* publiés par M. Forgues, et détacher davantage des événements environnants cette figure si profondément originale qui, comme le fait très bien observer son biographe, eut les vertus de la religieuse en vivant dans le monde « sans dépendre d'une autorité que son cœur réclamait, mais qu'il n'eut jamais à subir ». Religieuse elle le fût, selon sa propre expression, « religieuse dans la maison de son père », décidée une fois pour toutes à ne point accepter le joug d'un avenir humain, mais sans cesse occupée du bonheur comme du salut de son entourage, sensible aux intérêts les plus élevés de la patrie, ouverte à l'amitié, passionnée pour l'étude, prouvant à chaque instant que la piété est utile à tout, illustrant par son exemple cette grande vérité : On est d'autant plus homme qu'on est plus chrétien.

La vie de cette noble fille est d'ailleurs une vie de sainte dans toute la force du terme, mais ceux qui la liront avec édification, y trouveront aussi du plaisir, car elle se mêle à l'histoire de la meilleure société française de 1797 à 1829.

Amélie de Vitrolles naquit durant l'émigration, en Allemagne ; son enfance se passa tantôt à Tournon, dans la maison d'éducation infiniment choisie que tenait une ancienne religieuse expulsée de son couvent par la Révolution, tantôt au château de Vitrolles, situé entre Gap et Sisteron. Son père prit une part active à la Restauration, devint, après beaucoup de vicissitudes, ministre d'Etat, et trouva dans sa fille une amie qu'il initiait aux affaires les plus délicates, qu'il pouvait charger de sa correspon-

dance, à laquelle il accordait, en un mot, confiance absolue.

Les hommes politiques qui fréquentaient le salon de M. de Vitrolles, Chateaubriand, Bonald, le duc de Montmorency, MM. de Villèle, de Corbières, etc., étaient tous frappés de la solidité du jugement de cette toute jeune personne, modeste autant que gracieuse. Elle aimait la littérature, la philosophie et l'histoire, savait plusieurs langues, pouvait lire le latin et le grec et prenait même des leçons d'hébreu afin de mieux pénétrer le sens de la Bible. En même temps ses lettres, dont nous avons de nombreux extraits, sont pleines de naturel et de fraîcheur. Mais les plaisirs mondains ne l'attiraient nullement ; elle ne goûtait que l'intimité avec quelques jeunes filles d'élite qui restèrent ses fidèles compagnes jusqu'à la fin.

Un règlement de vie, dont elle ne s'écartera jamais, avait été soumis à l'approbation de son confesseur ; l'étude et les devoirs sociaux dont elle était forcée de s'acquitter ne l'empêchaient ni d'entendre la messe dès l'aube, ni de réserver dans l'après-midi des heures pour la prière, ni de fréquenter les sacrements avec zèle. Souvent séparée de son père, elle s'épanche dans une correspondance très curieuse comme reflet de la vie intérieure d'une femme qui monte sans cesse vers la perfection. Elle s'interpose dans ces discordes qui, parfois, troublent les familles les plus unies ; elle est pour ses frères une providence.

Une maladie de cœur lui causait déjà des souffrances dont, bien loin de se plaindre, elle louait Dieu : « Il semble, dit-elle, qu'à mesure que le corps manque de ressort, l'âme en prend un plus immédiat sur la vie.

Elle s'attacha à M<sup>me</sup> Swetchine avant même la conversion de cette femme éminente ; elle admirait passionnément le génie de Lamennais, alors sans reproche ; elle alla d'instinct vers tout ce qui était grand et bon. Lorsqu'elle souffrait trop, elle disait, souriante : « Il faut aimer même les obstacles que Dieu met au bien que nous voulons faire. » Sa vénération pour ses parents, son dévouement à ses amis, sa patience avec les inférieurs, avaient un caractère angélique. Elle se sanctifia ainsi dans le monde en n'étant pas du monde, occupée de bonnes œuvres à Paris comme à Vitrolles, soignant les malades, si malade elle-même, dédiant à la direction de son frère Guillaume l'admirable petit *Livre bleu*, redoublant d'amour pour le Sacré-Cœur qui était sa grande dévotion, se délassant par la peinture qu'elle consacrait à des



sujets religieux, ne cherchant qu'une seule récompense au doux apostolat qu'elle exerçait sur les âmes : faire aimer Dieu. Cependant, elle se voyait mourir lentement, petit à petit, sans le moindre effroi. Elle s'éteignit en Italie ou elle avait suivi son père, ambassadeur à Florence. Son corps fut rapporté à Vitrolles; là une dévotion, qui sera peut-être un jour encou-

ragée par l'Eglise, attire autour de son tombeau les enfants et les petits-enfants de ceux qui, vivante, l'ont vénérée (1).

TH. BENTZON.

(1) *Amélie de Vitrolles*, sa vie et sa correspondance. 2 vol. accompagnés d'un portrait, 15 fr. Librairie académique Didier, Perrin et C<sup>ie</sup>, 35, quai des Grands-Augustins.

## CONSEIL

### La Distinction



Il est difficile de définir la distinction. Tout le monde comprend ce qu'elle est, la sent et la constate, mais elle consiste en une infinité de nuances, et se compose d'une multitude de détails. J'ajouterai que la distinction comporte des antithèses. En effet, être distingué, c'est n'être pas comme tout le monde, mais ce n'est pas davantage être autrement que tout le monde : c'est être mieux.

Une personne distinguée est à part du vulgaire, non parce qu'elle en est différente, mais parce que, ayant en elle la quintessence de diverses qualités, elle est placée dans l'élite et marquée pour ceux qui l'entourent d'un cachet très spécial, auquel personne ne se trompe.

La distinction est une manière d'être excessivement appréciée et enviée. On la préfère souvent à la beauté, à la fortune, au talent. Peut-on l'acquérir? Oui et non. Non, s'il s'agit uniquement d'une manière d'être extérieure à laquelle ont part certains avantages physiques, tels que le port, la démarche, le dessin même des traits et le son de la voix. Cette distinction-là est superficielle et ne charme pas longtemps, si elle n'est doublée de quelque chose de plus solide. Oui, on peut l'acquérir s'il s'agit encore des manières calmes, aisées,

à la fois réservées et naturelles que donnent le tact et la fréquentation d'un certain milieu.

Mais oui, oui, surtout on peut acquérir la distinction dans ce qu'elle a de plus vrai, de plus réel, de solide, d'élevé, en tant qu'elle est une manière de penser délicate, juste et droite, une manière d'agir parfaitement convenable, à la fois en accord avec tous les rapports de société qu'on peut avoir et tous les actes qu'on accomplit, en tant, enfin, qu'elle produit une manière d'être extérieure simple, aimable et naturelle.

Pour tout cela, il s'agit de raffiner toutes ses facultés et de surveiller leurs manifestations. Un esprit qui s'alimente à de nobles sources pensera et jugera noblement : c'est la distinction de l'esprit. Cette distinction se traduira dans les actes, c'est infaillible. Et une autre distinction, celle des sentiments, aura son immanquable reflet dans les manières, car après tout, les bonnes et belles manières sont inspirées par les sentiments : sentiment des convenances, c'est-à-dire de ce qui est dû à chacun; sentiment de bonté et de bienveillance, qui ménage les autres, qui leur évite toute peine, toute gêne, sentiment de tact et de mesure, qui proscriit tout ce qui est faux, exagéré, de mauvais goût.

Il y a un mot un peu banal qui qualifie souvent une manière d'être distinguée et qui a un sens vraiment profond : ce mot, c'est *le comme il faut*. Voilà la vraie note : soyez *comme il faut* pour être distinguées. Pensez comme il faut, soyez polies comme il faut, bonnes comme il faut, réservées comme il faut. Le résultat sera cette justesse, cette harmonie qui charme irrésistiblement. Car après tout, on peut définir la distinction par ce mot d'harmonie, qui est si rarement réalisé et qui justement par là est le partage de l'élite. Que rien ne heurte, ne blesse, ne froisse, ni vos paroles, ni vos manières, ni même le son de votre voix; ce qui est distingué doit être harmonieux et fondu.

C'est vous dire combien l'excentricité est ennemie de la distinction : l'excentricité est une ou plusieurs notes fausses. Fuyez-la, elle déplaît, elle choque, elle froisse, elle éloigne; elle est moins que la parodie de la distinction, elle en est l'antipode, ou plutôt elle l'anéantit, par cela seul qu'elle n'est pas le *comme il faut*.

M<sup>me</sup> MARYAN.



# La petite Auchoise

(SUITE)



La mère écoutait son enfant et elle la gardait ; c'était un petit trésor sur lequel il fallait bien veiller, puisque personne sur terre ne pensait qu'elle avait un cœur, et que James était en train de le prendre.

Ce matin-là, Bonne demanda à sa mère chérie ce qui avait amené le jeune peintre à une heure aussi inusitée ; mais comme la mère

n'avait pas répondu, comme les persiennes s'étaient refermées en signe d'adieu, comme la silhouette de James venait de se profiler dans la rue, la petite pensa qu'elle pouvait monter sans inconvénient, et il lui fit plaisir de repasser par les lieux où se trouvait l'instant d'avant le jeune ami de Seguin.

James avait toujours sur lui la clef de son atelier, nul n'y entrait sans sa permission, permission qui n'était donnée qu'à la concierge pour balayer, lui présent, et à Adolphe s'il lui faisait plaisir. Mais Adolphe détestait monter, et il n'avait pas remis les pieds dans le sanctuaire depuis que son ami en avait pris possession.

Grande fut donc la stupéfaction de Bonne, quand elle arriva en haut, de trouver l'atelier tout ouvert.

« Il aura oublié de fermer sa porte, et je vais le faire pour lui, afin que personne n'entre et que quelque chat de gouttière ne soit pas tenté de s'y installer en son absence », pensa la jeune fille tout en s'avançant.

Arrivée devant la porte, elle s'arrêta hésitante, partagée entre le désir de voir un peu et la crainte d'être indiscreète. Ce fut la curiosité qui l'emporta ; ne fallait-il pas entrer pour s'assurer, avant de fermer la porte, qu'elle ne faisait pas quelque prisonnier à quatre pattes ?

Elle ne voulait jeter qu'un coup d'œil, mais les jalousies fermées, donnant peu de jour, rendirent son examen plus difficile ; un pied dans la chambrette, un autre dans le corridor, elle regardait curieusement des bouts de tentures, quelques plâtres, plus curieusement encore une sorte de bonnet de vieille emmanché au bout d'un bâton et qui y faisait la plus drôle de figure.

« A quoi cela peut-il servir ? » se disait Bonne en se mordillant le bout des doigts.

Sur le mur, il y avait quelques passe-partout occupés par des croquis ou des ébauches ; elle les regarda avec un intérêt croissant et ne demanda pas à son ombre ce qu'ils représentaient ; toutes ces petites silhouettes avaient des cheveux d'or pâle, des yeux malins et doux : « C'est peut-être la présidente qu'il a voulu rajeunir, » se dit-elle tout à coup pour maîtriser la joie qui s'emparait de son cœur.

— Non, c'est bien moi, s'écria-t-elle apercevant une esquisse où elle était dessinée presque de dos, retroussant sa robe pour traverser le ruisseau de la rue. « Je me rappelle, c'était un jour d'orage, nous rentrions et lui sortait ; j'ai fait ce grand saut pour aller lui dire bonjour. »

Un peu plus loin, elle vit encore Bonne, cette fois sur sa terrasse, entre sa vigne vierge et son métier à tapisserie, où s'étaient deux énormes pantoufles noir et or. C'était bien cela, les pantoufles qu'elle bordait pour la Saint-Adolphe. « Mais où James avait-il vu ce travail, et la pose si vraie de la jeune fille, et ces jolis rayons de juin qui filtraient au travers du feuillage ? »

Elle devint cramoisie en se rappelant que sa terrasse était immédiatement au-dessous de l'atelier et que, de sa fenêtre, il avait dû la regarder bien des fois et longuement pour saisir tous les petits détails qu'elle retrouvait avec une si exacte fidélité. « Si le peintre a tout vu, même ce regard un peu vague et très doux de la travailleuse qui s'arrête et relève un peu la tête, n'a-t-il pas saisi également la pensée constante qui lui tenait compagnie ? Il avait dû surprendre... » Elle mit ses deux mains sur son virage brûlant, comme pour se cacher à elle-même sa confusion, et resta un moment ainsi, tandis qu'un voile se déchirait dans son cœur pour lui faire voir, rayonnante, l'image de son pur amour.

Alors, elle releva les yeux, regarda encore une fois autour d'elle et, brusquement, se retourna pour sortir.

Devant la porte, James souriant la regardait en silence ; et, dans son regard, il y avait une flamme.

Elle poussa un léger cri, devint toute pâle, baissa les yeux comme une coupable et, interdite, resta pétrifiée sur place. Son cœur battait à l'étouffer, la honte d'être surprise dominait, mais au fond, il y avait aussi un vague bonheur de le voir là, chez lui, et tout occupé d'elle.



— Mademoiselle, lui dit-il, prenant pitié de son embarras, excusez-moi de vous avoir ainsi effrayée; je me suis aperçu en route que j'avais laissé ma clef et je suis revenu sur mes pas.

— La porte était grande ouverte, rectifia Bonne, qui trouvait son cas déjà assez grave et ne voulait pas qu'on la crût coupable d'une effraction.

Et, se sentant un peu moins troublée, elle voulut s'expliquer à fond.

— Les chats... dit-elle.

Ce fut au tour de James de se troubler; il entra vivement dans l'atelier, et allant tout droit au tableau soigneusement recouvert sur le chevalet :

— Les chats sont entrés ici! s'écria-t-il avec inquiétude.

Aux accents de cette voix troublée, Bonne perdit tout à fait la tête.

— Non, non, c'est moi... je craignais... et alors... le bonnet... c'est la faute du bonnet! s'écria-t-elle, dépitée de ne pouvoir sortir de sa périlleuse explication.

Et comme James la regardait avec stupeur, elle, ne sachant plus du tout ce qu'elle faisait, mit ses deux mains sur ses oreilles et descendit en courant jusqu'à sa chambre. Là, une fois le verrou poussé, elle se trouva en sûreté et, se jetant dans un vaste fauteuil, elle éclata en sanglots.

— O maman, maman! dit-elle dans une explosion passionnée.

James, là-haut, ne comprenait toujours rien au trouble de Bonne; il en mettait une partie sur le compte de la surprise, mais il sentait bien qu'il y avait quelque chose de plus, et il avait bien envie de savoir quoi. Ses yeux se portèrent par hasard sur les passe-partout, et il se demanda si tout cet effroi, si gentiment étalé sous ses yeux l'instant d'avant, n'était pas aussi du mécontentement de se voir prise sous tant d'aspects différents qui témoignaient d'une attention peut-être indiscrette. « C'est qu'elle ne sait pas, pensait James un peu déconfit, que je ne vois plus qu'elle partout, que tout ce qui est charmant vient d'elle ou me la rappelle, que je n'ai plus d'autre inspiration, plus d'autre bonheur, plus d'autre espérance... »

Il était là, assis sur son haut tabouret, les coudes appuyés au chevalet, le sourcil tendu, repassant en lui-même les moindres incidents de leur rencontre : « Pourvu qu'elle ne soit pas fâchée... pourvu qu'elle ait un peu deviné... pourvu... »

Tout en énumérant les conditions dans lesquelles il souhaitait voir l'esprit de la petite Aurore, après les premiers moments de surprise, il rangeait machinalement quelques pinceaux et s'éloignait en emportant la clef, cette fois.

Et pendant ce temps, Adolphe, dans le silence et la fraîcheur de son cabinet, s'était résolu à

reprandre son travail, interrompu depuis de<sup>s</sup> mois. Autour de lui, les livres s'étaient entassés peu à peu, car chaque fois que lui revenait une de ces velléités de recherches, il ajoutait quelque in-folio à ceux qui étaient déjà sortis des rangs, et cela faisait une armée en débandade, assez nombreuse et fort incommode. Aussi Adolphe avait-il renoncé à réfléchir en se promenant, il méditait sur place; et, cette fois, confortablement établi dans son fauteuil, le regard perdu au plafond, il devait avoir fortement avancé son travail, car, depuis une heure, il était complètement immobile et dominé, selon toute apparence, par l'ombre du grand Bach.

Eh bien, non ! Seguin, depuis beau temps, ne pensait pas plus à Bach qu'au Grand Turc; je ne sais ce qui se passait en son esprit vagabond, et lui-même eût été fort empêché de le dire; mais à coup sûr, il s'y passait quelque chose de grave, car il n'était plus maître de ses pensées; mais là, plus du tout ! Ainsi, pour en donner un exemple, il avait repris cette fameuse date de 1780 sur laquelle planait un doute sérieux et voilà que, sans transition, il s'était mis à compter sur ses doigts l'âge qu'avait la Présidente à cette époque. Puis, il avait énuméré les rapports, au physique et au moral, qu'il trouvait entre elle et Bonne, avec de longues stations sur ceux du visage. « Seulement Bonne est évidemment mieux; il est si difficile de reproduire sur une toile la physionomie d'une femme vive, spirituelle, impressionnable et blonde. Quel joli blond ! Il est peut-être unique, avec ses reflets argentés, et comme il fallait que le teint fût pur pour s'harmoniser avec cette douce auréole ! »

Puis du visage, des yeux, reflets de l'âme, Seguin passait à l'âme elle-même; c'est le seul chemin, et il le prit sans hésitation. Il mit l'univers entier au défi de trouver un cœur plus pur, plus aimant, plus simple; il se fit des citations bibliques, lui qui n'en faisait jamais, pour comparer cette candeur à celle de la colombe. « Et puis, elle se transformait cette enfant, et, depuis quelque temps, il découvrait un charme nouveau en elle, comme si leur commune vie avait ajouté quelque chose de mystérieux et d'épanoui tout à la fois dans son regard limpide. »

« Ce sont nos promenades qui lui font du bien et lui rendent la santé, se disait-il; elle est tout à fait heureuse avec moi, elle y restera toujours; j'inventerai des distractions nouvelles, quand le froid sera tout à fait venu, pour qu'elle ne reste pas enfermée. Il faudra qu'elle patine... » Et il la voyait en petit boyard, avec de la fourrure jusqu'aux yeux, volant sur le lac durci. « ...Je la conduirais bien au bal, mais elle ne voudrait pas, elle a trop présent au cœur le souvenir de sa mère; et puis, vraiment, si je veille, il me sera impossible de travailler le matin, et c'est



la meilleure heure, l'esprit est libre, le silence complet... »

Cette réflexion le ramena subitement à constater que, depuis une heure, il ne faisait rien. Il se leva vivement, ramassa un dictionnaire. A cet instant, Bonne rentrait dans l'antichambre comme une tempête, faisait claquer deux portes, pirouetter une chaise qui se trouvait en travers de sa route, puis plus rien.

Un bon sourire épanouit le regard de notre savant; il reposa le dictionnaire sur la cheminée et écouta distraitemment : « Comme elle est jeune, comme elle est vive; un vrai poisson dans l'eau! » Il entr'ouvrit doucement sa porte et aperçut la chaise en détresse au milieu de l'antichambre, tournant le dos au public; il alla de son côté, la remit dans le sens normal, jeta un coup d'œil sur l'entrée bien close de l'appartement de la jeune fille, et rentra tranquillement chez lui. Ah! s'il avait pu se douter des larmes quelle versait à cet instant! Mais Adolphe n'était pas sorcier, et il ne se douta de rien.

Le grand cartel en cuivre doré sonna alors onze heures.

— Déjà! s'écria Seguin; je n'ai plus que le temps d'écrire une lettre, ce n'est pas la peine de me remettre au travail.

Et quand les deux cousins se retrouvèrent ensuite, ils auraient pu se faire la même confidence, à savoir qu'ils avaient passé leur matinée dans une oisiveté complète, car on ne pouvait compter comme travail le changement de place du dictionnaire d'Adolphe, qui de par terre avait été sur la cheminée, ni les larmes de Bonne en sortant du grenier, larmes déjà séchées, qui n'avaient laissé sur son jeune visage que la trace d'une ondée d'avril sur un églantier en fleurs.

L'hiver s'achevait lentement au gré du jeune peintre : deux impatiences remplissaient son esprit et son cœur. Il voulait l'ouverture du Salon pour savoir à quoi s'en tenir sur ses espérances de succès; il voulait surtout pouvoir dire à Bonne : Soyez ma compagne. Les deux choses se tenaient, et il se morfondait en attendant ce joli jour de mai, qui selon les apparences devait combler tous ses vœux.

Parfois, il y avait quelques adoucissements à son mutisme vis-à-vis de la chère petite qu'il aimait tant et à qui il ne pouvait, il ne voulait encore rien dire. Presque toutes les semaines ils passaient la soirée ensemble chez M<sup>me</sup> Raymond; une soirée bien sérieuse où ces messieurs parlaient musique et politique, mais bien intéressante pour Bonne qui entendait James donner son avis, et trouvait dans les appréciations du jeune peintre d'inépuisables sujets d'admiration. James non plus ne s'ennuyait pas, car il avait soin de se placer bien en face de la cheminée où ces dames causaient le plus

souvent à mi-voix, en brochant ou en tricotant. A dix heures et demie on apportait le thé dans la salle à manger; Bonne offrait les tasses à mesure que M<sup>me</sup> Raymond les remplissait du liquide bouillant. Alors Adolphe, attiré par les douceurs de la salle à manger, abandonnait la discussion et venait s'asseoir près de la maîtresse de maison; James s'emparait du sucrier et s'attachait aux pas de la jeune fille. Ils allaient ainsi en grande pompe servir M. Raymond, qui profitait de ce que la cheminée était abandonnée pour prendre un air de feu. Les jeunes gens faisaient ainsi trois ou quatre petits voyages côte à côte, se disant de ces riens si précieux par le ton, le sourire, qui les accompagne; quelquefois un intérêt particulier s'attachait à un mot dit par l'un d'eux; alors ils s'arrêtaient en plein salon, prenaient des mines graves, se consultaient, se recueillaient, puis réveillés en sursaut par un tiers malin qui se plaignait que le service fût mal fait, ils se séparaient en riant, et emportaient du bonheur pour toute la semaine.

Et puis, il y avait aussi les visites personnelles de James à Bonne, et les rencontres fortuites, où le hasard était fortement secondé par les deux complices. Et enfin, l'hiver passait tout comme les autres hivers, quoi qu'en pensassent les jeunes gens.

Déjà sur la petite terrasse de Bonne la vigne-vierge, impatiente elle aussi du printemps, avait rompu la coque verte de ses bourgeons, elle montrait maintenant des feuilles tendres, et ses brindilles commençaient à chercher le treillage pour s'y attacher. Le cœur de Bonne faisait de même et s'en allait toujours du côté de James, lequel faisant la moitié du chemin, les deux enfants se rencontraient toujours, et bien qu'ils ne se fussent jamais rien dit, ils n'avaient plus rien à s'apprendre.

Les envois pour le Salon étaient faits et la jeune fille ne tenait plus en place. Serait-il reçu, serait-il bien placé, aurait-il du succès, une récompense? Elle aurait bien voulu savoir tout au moins le sujet de ses deux tableaux, car il y en avait deux; mais le peintre avait positivement refusé de le lui dire, et ce silence donnait fort à penser à son amie; ce qui redoublait sa curiosité. Adolphe, lui, devait être au courant, car il prenait des airs détachés quand cette question s'agitait devant lui, ou bien faisait des signes d'intelligence à son peintre en répétant : Il y a deux tableaux et ils se font pendant.

— Sont-ils grands? demandait la pauvre petite Auchoise.

— Ni grands ni petits.

— Et vous êtes content, Monsieur?

— On n'est jamais content de son œuvre quand on vient de la livrer; je vous dirai ce qu'elle vaut quand je la verrai au grand jour, à côté d'autres œuvres.



Et Bonne devait se contenter de ce peu qu'on lui disait sur le sujet le plus intéressant qui fût au monde.

— Je suis sur la cimaise dans le salon carré ! dit James un matin en jetant son chapeau en l'air et presque au nez d'Adolphe, ravi de ce qu'il apprenait. Celui-ci entonna un grand air di bravura, genre italien, et fit appeler Bonne pour lui communiquer la nouvelle. Elle arriva vite, vite, le cœur battant, et quand elle sut ce premier succès, elle joignit les mains et resta muette, toute saisie, regardant James avec des yeux mouillés de bonheur.

... Le vernissage, voici le vernissage. Bonne a une robe neuve, une robe grise, un chapeau gris avec une grande plume grise; des gants gris, elle a l'air d'une petite souris et il paraît que c'est Seguin qui a choisi la nuance, la forme, le genre, ou du moins il le croit, et il en est très fier. Elle s'avance orgueilleusement entre James et Adolphe, elle passe au tourniquet; là voilà dans l'enceinte, il y a de beaux marbres autour d'elle; que lui importe ! Montons vite ! et ils montent; le grand escalier est presque désert, l'heure est si peu avancée; mais depuis ce matin la jeune fille regarde sa montre, presse Adolphe, presse Florestine, presse tout le monde. Maintenant elle ferme les yeux, car ils vont entrer dans les salons, et elle ira sans voir jusqu'à ce que M. Darcet lui dise : Regardez. Il lui donne le bras pour la guider; et comme il n'a pas promis de ne rien voir, bien au contraire, il contemple le charmant visage de la jeune fille.

— Les voilà ! s'écrie Adolphe apercevant les toiles de son ami. Et sa voix a un tel retentissement que les visiteurs relèvent le nez, et, badauds comme tout bon Parisien doit l'être, s'approchent des tableaux désignés, de sorte que Bonne aussitôt entourée n'ose plus dire tout haut ce qu'elle pense. Alors elle parle tout bas, en s'appuyant un peu plus sur le bras du peintre.

— Comme je suis jolie ! avec ces sabots et ce bonnet, murmure-t-elle. Oh ! le bonnet ! m'a-t-il fait peur là-haut, tout au bout de sa perche.

Elle regarde le cadre et épelle : La pe-ti-te Au-choi-se. Elle s'avance, elle se recule, elle est positivement ravie, et le peintre donnerait tous les succès du monde pour celui qu'il lit dans les yeux de Bonne, ces yeux naïfs qui disent combien elle l'aime et combien elle est fière de lui.

— Et le pendant ?

— Le voici.

Encore Bonne ! Bonne sur sa terrasse, assise devant son métier, avec sa petite robe bien noire des jours de deuil et son front pensif. Le soleil inonde la toile de ses rayons, la vigne et le lierre s'enlacent pour faire le cadre, le clocher se profile tout au fond dans la lumière; et la tête de la jeune fille est seule dans l'ombre,

une ombre grise, transparente, qui laisse au teint sa fraîcheur, sa jeunesse, mais ajoute un charme de mystérieuse tristesse à ce frais tableau.

Adolphe, lui, n'était pas pour les extases inutiles; il avait admiré avec un sens artistique beaucoup plus sûr que celui de sa pupille les deux toiles, il avait souri de joie et d'orgueil en voyant la charmante cousine idéalisée par le peintre, puis voyant celui-ci très occupé à détailler son œuvre sur laquelle Bonne le consultait sans trêve, il s'était mis à circuler pour recueillir les impressions du public, devenu compact depuis qu'ils étaient entrés.

C'est ainsi qu'au moment où les jeunes gens, revenus pour quelques instants sur terre, le cherchaient à côté d'eux, ils l'aperçurent courant après un personnage à gros favoris qu'il paraissait connaître, l'abordant, et l'amenant devant *La petite Auchoise*, sans avoir l'air d'y prendre garde.

— Eloignons-nous dit James, le bon Seguin fait l'article pour moi; c'est X..., un des membres les plus influents du jury, qu'il travaille à mon profit.

Bonne regarda avec un grand respect le peintre influent et suivit James, qui la fit asseoir à l'autre bout de la salle.

C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls ensemble, et après avoir soupiré longtemps après ce fugitif tête-à-tête, voilà qu'ils n'osaient plus parler, il leur semblait qu'un seul mot suffirait à trahir leur secrète pensée.

Pourtant l'heure était venue pour James d'ouvrir son cœur; il avait fixé ce jour par avance si le succès venait à lui, et il savait par Laurens et par d'autres qu'on appréciait beaucoup son exposition; il pouvait donc parler d'avenir, de bonheur à deux. Et il se taisait.

Ah ! c'est que cet instant était si doux, ce silence si rempli d'espérance, c'est que le regard de sa petite Auchoise exprimait un bonheur si intense ! Qui sait ? peut-être qu'un mot allait la troubler, faire évanouir le rayon de ses yeux. James avait peur ! Que voulez-vous, James était amoureux !

Le public indifférent défilait devant eux ; Bonne, appuyée sur la canne de son ombrelle, regardait sans voir, et se disait qu'elle était la personne la plus heureuse de cette assemblée; mais elle trouvait James trop silencieux, cela lui donnait comme un malaise; elle se retourna vivement de son côté.

— Dites-moi quelque chose ?

— Je veux bien.

Et il sourit en pensant à ce qu'il allait lui dire; mais il prit par le plus long :

— Ainsi, Mademoiselle, vous êtes contente ?

— Oh ! très contente; je trouve que vous avez fait deux chefs-d'œuvre avec rien du tout.



— Pouvez-vous dire rien du tout, quand c'est votre souvenir qui a donné la vie à mon inspiration; si je réussis, c'est à vous que je le devrai; si la gloire vient un jour à moi, c'est *La petite Auchoise* qui lui aura montré le chemin...

Il se troublait visiblement et Bonne effrayée de ce qui allait suivre, reprit la parole avec cette volubilité des poltrons qui font beaucoup de bruit pour se tromper eux-mêmes.

— Certainement, Monsieur... mais je ne vois pas... certainement vous serez un grand peintre...

Elle s'arrêta aussi, les mots ne venaient pas.

Alors ils se regardèrent d'un air tout à fait malheureux et ne dirent plus rien. James se mordait les moustaches avec rage, Bonne avait envie de pleurer. A la fin, le jeune homme dit bien bas et d'une voix tremblante :

— Je vous aime tant, voulez-vous accepter ma vie ?

Et la petite Auchoise de répondre encore plus bas.

— Je veux bien, de tout mon cœur.

Ils se levèrent tous deux et se mêlèrent, sans trop savoir pourquoi, à la foule bourdonnante qui filait devant eux, et ne se doutait pas du joli roman qu'elle protégeait. Tous les dix pas ils s'arrêtaient devant une toile quelconque et James disait : « Nous ne serons pas riches, Bonne; je n'ai rien et vous non plus, mais nous serons si raisonnables et nous nous aimerons tant !

Bonne baissait la tête sous une averse de bonheur intime et ne répondait pas, mais son sourire parlait pour elle.

Un peu plus loin, elle fixa d'un regard attentif un grand tableau de bataille; il y avait du sang, de la fumée, des morts, les jambes des uns étaient à la place des bras du voisin, les chevaux avaient des têtes d'hommes, enfin, comme dans tous les beaux tableaux de ce genre, on n'y comprenait absolument rien.

La jeune fille paraissait s'intéresser énormément à cet épisode sanglant, et elle disait :

— Y a-t-il longtemps que vous y pensiez ?

— Depuis que je vous ai vue.

— Alors, ajoutait-elle sans quitter des yeux un pauvre cuirassier qui expirait dans des contorsions épouvantables, alors vous vouliez épouser la petite servante qui tenait le ménage de Seguin ?

— Oh ! que c'est mal de me rappeler ma sottise !

Bonne effrayée abandonna le soldat agonisant pour jeter un regard anxieux sur James; mais James n'avait pas l'air trop fâché et elle se remit de cette alerte.

James expliquait à Bonne tout son plan d'avenir : il resterait clerc d'avoué tant que ses tableaux ne suffiraient pas à les faire vivre. Il

attendait la distribution des récompenses, où il était sûr de figurer, pour avouer à son père son amour et ses projets. Ce serait le moment le plus favorable pour l'attendrir; d'ici là, il fallait ne rien dire, car ce père, exigeant mais sage et dévoué à son fils, avait droit à la première confiance.

— Et s'il refusait, que ferions-nous ? demanda anxieusement la jeune fille.

— Nous attendrions. Il a épousé ma mère sans dot, je le lui rappellerai, et il sera sans force contre ce souvenir; peut-être exigera-t-il quelque temps, quelques garanties; mais à la fin, il dira comme nous, j'en réponds; je lui ai fait un tel sacrifice en entrant dans l'étude de M<sup>e</sup> V., qu'il m'en tiendra compte, il me l'a promis, et mon père ne revient pas sur ses promesses. Nous sommes si jeunes ! continua-t-il, nous attendrons un an ou deux plutôt que de désobéir, n'est-ce pas, ma petite fiancée ?

— Oh ! certainement, dit Bonne avec une conviction profonde; mais, ajouta-t-elle naïvement, ce sera bien ennuyeux d'attendre.

James sourit et répéta que ce serait en effet bien ennuyeux.

Alors ils firent leurs comptes. Lui avait sa place qui lui rapportait 2,000 francs.

— Et puis ? demandait la petite Auchoise, qui comptait sur ses doigts.

— Et puis, je fais des tableaux grands comme la main qui commencent à se vendre pour l'étranger.

— Combien ?

— L'un dans l'autre ils m'ont rapporté 1,000 fr. cette année; mais je puis compter sur le double maintenant.

— Mettons 2,000; ça fait 4,000. Et puis ?

— Et puis plus rien.

— Moi, j'ai 12,000 francs placés par mon cousin; plus 2,000 francs dans ma bourse.

Enfin, en comptant bien tout, ils entraient en ménage avec 4,500 francs de rente, un piano et un fauteuil que Bonne avait gardés de son mobilier d'Auch, un couvert et une timbale en argent que James tenait de son parrain; avec cela, ils bâtirent les sous-sols de leur beau château en Espagne.

Et Adolphe ?

Adolphe était perdu; tout d'un coup ils s'en aperçurent et revinrent sur leurs pas, un peu honteux de l'avoir si complètement oublié.

Alors, ils refirent le chemin parcouru et se retrouvèrent devant *la Petite Auchoise*. Seguin, lui, n'avait pas bougé. C'était son œuvre, cette toile, il en avait fourni le modèle dans cette porte massive à clous énormes, à heurtoir grimaçant; il en avait trouvé le titre, un titre charmant qui répondait bien à la fine silhouette de Bonne ! donc, il avait collaboré au travail de James et, puisque ce dernier abandonnait son



œuvre pour courir sans discernement à travers les salles encombrées de croûtes (c'est Séguin qui parle), il restait, lui, fidèle aux petits cadres qui mettaient en pleine lumière la poésie de la rue des Blancs-Manteaux. Était-ce assez joli ce mur noir, ce rayon oblique, cette vieille tour moussue, avec sa lézarde pleine de nids ! Mais, ce qui était mieux que tout, ce qui donnait le charme, le parfum à la composition du peintre, c'était la petite fleur inconnue, qui fleurissait dans ses dix-huit ans, à l'abri de ces murailles sévères, dans le silence du vieil hôtel présidial.

Il la regardait en pimpant déshabillé Louis XVI ; il la regardait encore dans son costume sévère d'orpheline au travail, comparait, et ne savait à qui donner la préférence ; il allait de l'une à l'autre, un sourire s'était fixé sur sa physionomie rugueuse, et ses yeux se remplissaient de lumière tant il y avait de joie enfouie dans son cœur.

Autour de lui, les réflexions pleuvaient :

— Tiens, regarde donc, c'est gentil ça !

— Darcet ? C'est un nouveau.

— Il fera son chemin ; regarde-moi ce clair-obscur, est-ce attrapé, hein !

— Jolis tableaux, joli modèle, c'est délicat, c'est suave, c'est jeune.

— Ma chère, il me faut un bonnet comme celui-là ; est-elle assez jolie là-dessous !

— Bon dessin, pâte grasse, il fera son chemin ; quand il sera plus maître de sa palette, il nous étourdira...

Adolphe dodelinait de la tête pour approuver ces opinions flatteuses et, si quel qu'un de connaissance venait à passer, il entamait une conversation où arrivait fatalement cette phrase, jetée à haute voix :

— Comme ma porte est ressemblante ! ou : — Si vous voyiez de la fenêtre de la salle à manger, c'est tout à fait ça !

Alors, les badauds s'écartaient respectueusement devant celui dont c'était la porte et le point de vue ; et lui ricanait sans qu'on sût si c'était pour se moquer des badauds ou de lui-même.

En dernier, il causait avec un journaliste et y mettait une grande animation. L'homme de lettres inscrivait sur son carnet, et Adolphe, sans honte, lisait par dessus son épaule pour s'assurer que tout était comme il le désirait : « Darcet, un jeune... fin coloriste, habile metteur en scène... dessin ferme... a droit à une récompense... » etc.

Quand le journaliste se fut éloigné, Adolphe vint à ses amis, dont il n'avait même pas soupçonné l'absence, tant il avait été occupé jusque-là, et dit à Bonne :

— Fameuse journée, cousine !

Oh oui ! certes, fameuse journée ; si fameuse

que la jeune fille, en remontant le cours de ses souvenirs, n'en trouvait pas une pareille dans sa jeune vie.

Et alors tous trois s'en retournèrent par les Champs-Élysées et les Tuileries, causant de tout ce qui avait rapport avec le Salon, ou plutôt avec l'exposition de Darcet.

— En somme, le public est fort satisfait, et les quelques hommes compétents que j'ai entendus sont unanimes à vous promettre la gloire, James.

— C'est à vous que je le devrai, à vous et à Mademoiselle.

Maintenant, Bonne passait sa vie dans les églises ; elle faisait brûler des cierges à saint Joseph, patron des intérêts matériels et protecteur des projets matrimoniaux, à saint Luc, premier peintre de la chrétienté. Elle faisait dire des messes à N.-D.-des-Victoires et avait commencé une neuvaine à Saint-Jacques, le tout afin d'obtenir une mention honorable pour J. Darcet, et afin d'attendrir le cœur de son futur beau-père.

Sous l'influence de son bonheur intime, la chère petite était devenue plus charmante, plus tendre, plus prévenante, et sa physionomie était telle, qu'il fallait être aveugle pour n'en pas conclure à une transformation intérieure. Elle était trop neuve, la petite Auchoise, pour cacher son doux secret et, sans le savoir, elle le donnait à tous dans le timbre ému de sa voix, dans l'éclat humide de ses yeux, dans ses rougeurs quand on lui nommait James, dans son indifférence distraite lorsqu'il ne s'agissait pas de lui.

Mais Adolphe avait décidé d'écailler sur les yeux. « Il ne veut rien voir, pensait M<sup>me</sup> Raymond ; sans doute il a son plan, et le mieux est de ne pas le contrarier. »

Non, Adolphe n'avait pas de plan. Il se laissait vivre sans regarder autour de lui, trouvant qu'il avait bien assez à faire à ne s'occuper que de lui-même. Tout était en désarroi dans son esprit, et un trouble étrange montait parfois du fond de son âme pour le jeter dans d'inexprimables perplexités. Il lui semblait qu'il était entré dans une phase nouvelle de l'existence, que la vie avait gardé jusqu'à ce jour des mystères exquis qu'elle allait lui dire ; il écoutait et n'entendait plus rien que la voix de Bonne ou son pas léger dans la maison, que le refrain murmuré par elle tandis qu'elle travaillait. Comment voulez-vous que, avec de pareilles occupations, il pût deviner le secret de la petite Auchoise ?

La Parisienne est gourmande, c'est un de ses menus défauts ; elle n'en a guère de repentir et le cultive en général dans les pâtisseries, entre quatre et cinq heures, tous les jours ; je ne suis pas indiscrete en le disant, tout le monde le sait.



Bonne, devenue Parisienne, s'était empressée de devenir gourmande; peut-être même n'avait-elle pas attendu la naturalisation pour aimer les petits gâteaux et le vin muscat. Adolphe, qui savait cela, malgré son ignorance de tant de choses, ne manquait jamais de s'arrêter, pendant leurs courses, dans quelqu'un de ces coins privilégiés où il est de bon ton de croquer des friandises. Quand ils étaient dans le quartier de *M<sup>me</sup> Raymond*, c'était *Guertain* qui recevait leur visite, et là, dans l'entassement des affamées sorties toute défaillantes du Bon-Marché, le tuteur et la pupille se frayaient, comme ils pouvaient, un chemin vers les sandwiches et les galettes entassées sur les tables de marbre.

— Aujourd'hui, c'est moi qui paie, dit un jour Bonne en riant. Et elle s'avança vers le comptoir avec beaucoup de dignité.

— Combien dois-je? Il y a un pain au foie gras, deux sandwiches, une galette et un éclair pour Monsieur; un pain et une tartelette pour moi.

— Cela fait 1 fr. 40, *Madame*.

Bonne paya et se retourna vers son cousin avec un sourire éblouissant. Ce titre de *Madame* lui avait été au cœur : il avait évoqué tant de charmantes images, tant de radieuses espérances ! Elle était prête à dire sa joie enfantine à *Seguin*; mais celui-ci faisait tout à coup si mauvaise mine, que la joie de la jeune fille s'éteignit soudain et elle lui demanda avec grand intérêt :

— Etes-vous malade, mon cousin ?

— Non, merci.

La voix d'Adolphe était brève, les mots saccadés; jamais encore la petite *Auchoise* ne l'avait vu ainsi; il devait y avoir quelque chose, et la pauvre enfant, toute désolée, se demanda : « Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit qui lui ait déplu ? »

Ce n'était pas elle la coupable, mais bien *M<sup>me</sup> Guertain*, qui, tout à coup, avait évoqué devant *Seguin* l'image désolante d'une petite *Auchoise* mariée, appartenant à un être exécrable qui l'emporterait et la ravirait à la tendresse du pauvre cousin. Cette perspective était insoutenable, et Adolphe pensa que s'il ne parvenait pas à s'en distraire, il deviendrait fou et méchant.

Comment ne s'était-il pas avisé plus tôt de cette éventualité du mariage de Bonne; comment avait-il pu croire un instant que cette mignonne dût se faner à l'ombre de son vieux logis sans amour, sans espoir de famille, sans bonheur? Car il le sentait, la quiétude de l'heure présente, la douceur d'une existence facile ne devaient pas suffire à sa jeunesse; encore une fois, il fallait quelque chose de plus, et ce quelque chose c'était un mari.

Et il n'y avait jamais pensé ! et il fallait que

cette femme de la pâtisserie vint brutalement l'avertir que dans deux ans, trois ans peut-être, Bonne aurait un mari, un ménage, des enfants ..

Il rentra chez lui dans un désordre d'esprit affreux, s'enferma dans son cabinet et passa la nuit à sonder la profondeur de cette blessure.

Le lendemain, Bonne chanta en s'éveillant et Adolphe, délicieusement ému par cette voix joyeuse, donna congé à ses soucis de la veille pour quelques heures seulement, car il ne dépendait plus de lui d'être complètement heureux et surtout d'être tout à fait logique avec lui-même.

Il ne faut pas qu'une arrière-pensée se glisse entre deux cœurs faits pour être unis, car la gêne, la crainte, une méfiance instinctive, une lourde angoisse viennent bientôt remplacer la quiétude, la confiance et la joie.

Entre Bonne et Adolphe, sans que ni l'un ni l'autre s'en rendissent exactement compte, ce malaise indéfinissable vint, comme un tiers gênant et malintentionné, prendre place à leur foyer, à leur table, dans toute leur vie; Adolphe, lorsqu'il pensait à l'avenir, se taisait avec des figures effrayantes de mauvaise humeur; Bonne, qui ne pouvait comprendre ces silences farouches, se taisait aussi avec de pauvres petites mines affligées; alors le cousin se disait : « Elle pense à me quitter, » et la cousine commençait à se demander si sa présence n'était pas la cause de cette gêne survenue entre eux. Elle redoublait de soins, d'attentions délicates, de preuves calines de sa profonde tendresse; elle devenait toute petite fille et joignait, à ses grâces naïves d'enfant, le charme de sa belle jeunesse, qui en faisait une femme digne de la meilleure et de la plus vive affection, et Adolphe oubliait pour une heure sa noire mélancolie, se la reprochait comme un crime; s'il avait osé, il eût demandé pardon.

Quand Bonne voyait les nuages s'amasser sur le front de son cousin le soir, tandis qu'ils étaient ensemble, elle lui proposait de faire de la musique; elle avait remarqué qu'Adolphe, comme *Saül*, ne savait pas résister aux accords harmonieux.

— Mon cousin, faut-il ouvrir le piano? disait-elle d'une voix insinuante.

— Volontiers, répondait le bourru.

— Jouons-nous à quatre mains ?

— Non, accompagnez-moi avec la harpe.

Et Bonne se mettait en face du piano, elle entourait de ses bras mignons la harpe de la présidente, elle avançait sur les pédales son petit pied frémissant, et une heure passait vite.

Adolphe la regardait sournoisement entre deux mesures; il la trouvait charmante et, de fait, elle était délicieuse ainsi, toute à sa musique, comptant la mesure des lèvres, hochant la tête si un arpège ne ressortait pas à son gré



et fronçant le sourcil quand la mesure la pressait trop vivement; puis, tout à coup, elle s'apercevait qu'elle jouait seule.

— Vous êtes perdu? demandait-elle à son partenaire en s'arrêtant.

— Oui, répondait Adolphe avec un sursaut, car il était à deux milles lieues de son piano, de son cahier, de l'harmonie et de la mesure.

— D'où reprenons-nous?

— Il y en a assez pour ce soir, Bonne, répondait Seguin d'une voix maussade. Et il fermait son cahier.

Ah! pourquoi M<sup>me</sup> Guertain avait-elle parlé!

Une fois, ils allèrent passer la soirée chez M<sup>me</sup> Raymond; il y avait quelques personnes invitées, outre le cercle habituel, entre autres un jeune médecin qui trouva, comme tout le monde, que Bonne était fort jolie et ne manqua pas de lui faire cette cour discrète qui n'engage à rien dans le monde. Bonne n'était pas coquette, elle ne s'aperçut guère des hommages du jeune docteur, accepta ses menues prévenances sans les appeler ni les repousser; au jeu qui les réunissait autour d'une grande table, elle se trouva entre lui et James, fut gaie parce qu'elle était heureuse; le médecin tricha pour lui laisser les meilleures cartes; elle tricha pour donner le jeu à son cher fiancé et, comme ils riaient tous trois de bon cœur, Adolphe jeta ses cartes, déclarant que le Trente-et-un était une invention stupide et alla rejoindre dans un coin deux ou trois récalcitrants aux charmes de la dame de pique. De ce coin, il voyait les trois jeunes gens et s'irritait: Ce carabin! qu'est-ce qu'il venait faire ici, avec son visage glabre et son sourire insinuant! Il gâtait la réunion; du reste, Bonne n'en tenait aucun compte; il le voyait bien, maintenant qu'il embrassait l'ensemble du jeu.

Cette découverte mit un peu de baume dans le cœur du jaloux: ce n'était pas encore le mari redouté.

Mais James, dira-t-on, James qui venait sans cesse dans la maison de la rue des Blancs-Manteaux, James qui offrait du sucre quand Bonne offrait du thé, James qui avait exposé *la Petite Auchoise*, James qui était un beau grand garçon, travailleur, intelligent, bon, spirituel, James qui avait une fière moustache, une voix timbrée, vingt-cinq ans, tout ce qui plaît à une jeune fille et même à une vieille, pourquoi James n'inspirait-il aucune crainte au tuteur en éveil?

Ah voilà! ceci reste inexplicable; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il en est souvent ainsi: on cherche le danger bien loin, et il est tout près; on craint pour son pied, et c'est la main qui est écrasée; on est jaloux d'une ombre et, pendant qu'on lui court après, la réalité prend votre place... Il doit y avoir une raison à cela, mais je ne la connais pas.

Il pleuvait quand on quitta l'hospitière maison; le jeune docteur s'offrit à aller chercher une voiture pour Bonne, mais James courait déjà après un fiacre dont la lanterne oscillait au coin de la rue Dufour, et le nouveau venu s'éloigna avec force coups de chapeaux.

« Que Dieu l'accompagne, » pensa Seguin délivré d'un grand poids.

Adolphe et Bonne étaient sous le même parapluie à la porte des Raymond. L'humidité avait mis en révolte tous les jolis cheveux de la jeune fille; ils tombaient en mèches souples jusque sur ses sourcils; elle retenait d'une main son capuchon que le vent voulait prendre, de l'autre, sa robe dont le traître cherchait à faire une voile. Tout cela embarrassait Bonne, l'ennuyait et la faisait rire en même temps. Le fiacre se rangeait au trottoir, elle s'élançait dans le fond de la voiture, Adolphe y prenait place à côté d'elle et disait à James:

— Montez donc, nous vous déposerons en passant.

James montait et Bonne, ravie, se croyait dans quelques-uns de ces beaux carrosses que les fées envoient aux amoureux pour les emporter à travers la vie.

Adolphe, débarrassé du disciple d'Esculape, sentit se réveiller en lui les appétits matériels étouffés par la présence de l'intrus. Il regretta soudain la tasse de chocolat et la brioche qu'il avait noblement refusées chez M<sup>me</sup> Raymond:

— J'ai faim, dit-il d'une voix creuse; si nous soupions en rentrant, qu'en pensez-vous Bonne?

— Il y a tout ce qu'il faut à la maison, ce sera très gentil.

— James, avez-vous faim?

Ce n'était pas précisément que James eût bien faim, mais cependant il pouvait dire sans faire de mensonges qu'il souperait bien volontiers.

Et voilà nos trois amis, montant l'escalier perfide de Seguin en brûlant une allumette chaque cinq marches, parlant bas et riant à l'étouffé pour ne pas réveiller les paisibles locataires; et enfin, préparant vite le repas, prétexte de cette réunion improvisée.

Bonne mit un gros tablier pour faire sourire James; James s'arma d'un grand couteau pour faire peur à Bonne, Adolphe déboucha un vieux flacon. Une nappe, deux candélabres, une volaille dorée à point et le jambon annoncé, voilà qu'on peut se mettre à table.

Ils restèrent là une heure ensemble, heureux, unis, s'aimant tous les trois et n'ayant pas besoin de se le dire; sur leur perchoir, les petits Hollandais surpris par la lumière sortaient la tête de dessous leur aile, et voyant que ce n'était pas le soleil qui luisait dans les yeux de leur jeune maîtresse, ils se cachaient de nouveau en faisant entendre un léger cri de désapprobation:



Bonne, disaient-ils probablement, allez vous coucher, il est tard, et rien ne vaut le bon sommeil pour les petits oiseaux et les petites filles.

A quoi les yeux brillants de Bonne répondaient : Je suis grande maintenant et j'aime mieux veiller avec mes amis que me séparer d'eux. C'était également l'opinion de James, aussi poussa-t-il un gros soupir quand il fallut s'en aller.

Quelques jours plus tard, le jeune peintre voyait se réaliser son vœu le plus ardent; il obtenait une médaille de bronze pour sa *Petite Auchoise*, il allait enfin pouvoir fixer l'avenir.

Le père Darcet l'écouta sans faire une objection, il ne demanda ni le nom de la jeune fille, ni son âge, ni rien en dehors de ce que James lui apprit, et du reste le fils était si généreux de détails qu'il disait bien tout le nécessaire. Quand il eut parlé pendant une grosse demi-heure, il s'arrêta inquiet de ce silence absolu, et regarda son père. Celui-ci réfléchissait profondément; il fit quelques tours dans la pièce où ils se trouvaient ensemble, et venant reprendre sa place à côté du jeune homme :

— Evidemment tu arriveras à quelque chose dans les arts, tu es né peintre et il faut travailler la peinture. Nous allons demander à ton patron l'avoué six mois de congé, tu partiras pour Amsterdam, où est mon frère, et là tu travailleras les peintres flamands. Dans six mois tu

reviendras prendre ta place chez maître V... et tu continueras à peindre; cette partie de ton plan est raisonnable et je l'approuve, il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre.

— Et mon mariage? dit James avec l'accent du plus profond désenchantement.

— Eh bien, ton mariage se fera dans un an, si tu n'as pas changé d'avis au retour d'Amsterdam, répondit le père qui ne put s'empêcher de sourire en voyant la mine déconfite du pauvre amoureux. Et, ajouta-t-il avec une fermeté qui fit courir un frisson par tout le cœur du jeune homme, si j'apprends que vous vous êtes écrit pendant ces six mois, je retire mon autorisation pour toujours. Ce n'est ni caprice, ni égoïsme qui me fait parler ainsi : tu es jeune, enthousiaste, artiste; méfie-toi de ta tête mon garçon, elle pourrait bien se mettre à la place de ton cœur; il vaut mieux s'en apercevoir avant qu'après.

James au fond était révolté de cette raison froide qui se substituait à sa jeune ardeur, et il protestait intérieurement que rien ne pouvait le séparer de sa chère amie Bonne; mais que dire contre la sagesse paternelle? Il courba la tête et répondit : Merci, mon père, nous obéirons.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)

## PIANISTE POUR SOIRÉES



I

ÉNÉTRANTE et fine comme un brouillard d'octobre, la pluie ruisselle toujours, formant peu à peu, çà et là sur la chaussée, de larges nappes liquides dont les voitures, qui passent mouchetées de boue, éparpillent les gouttelettes sur l'asphalte. Une vraie journée d'hiver que celle qui s'achève en ce moment à la clarté fauve du gaz, une journée maussade et froide, imprégnée de tristesse.

La petite M<sup>me</sup> Viane se sent toute glacée, tan-

dis qu'elle marche coudoyée par les passants, serrant son manteau de drap trop mince sur son buste étroit comme celui d'une fillette, l'allure involontairement ralentie par instants, car elle est très lasse; lasse de ses courses pour aller d'une leçon à une autre, lasse des cinq heures successives qu'elle vient de dépenser à guider sur le piano des mains plus ou moins inhabiles ou rebelles. Des leçons à deux francs, il en faut donner beaucoup pour pouvoir en vivre...

Et pourtant sa tâche n'est pas encore terminée; pianiste pour soirées, elle a un engagement pour la nuit qui vient.

Elle ne s'en plaint pas... Oh! non! — Ne lui faut-il pas assurer l'existence de ses enfants? Et pour cela, elle est toute seule, veuve!... — Mais quand elle passe devant un magasin, ses yeux courent anxieux sur l'horloge suspendue à la muraille, et elle se désole de voir qu'il est déjà si tard : sept heures sonnées!... Combien peu



de temps il lui restera à demeurer auprès des deux petites créatures qui l'attendent, dont elle a soif de sentir sur son visage les lèvres d'enfant, combien peu de temps à entendre le murmure caressant de leurs voix !

Aussi elle se remet à marcher très vite à travers les rues étroites qui s'enchevêtrent sous l'ombre majestueuse de Notre-Dame, et gagne les quais si absorbée par son rêve intime, qu'elle regarde sans la voir l'eau sombre que la Seine roule à ses côtés.

Encore quelques pas et elle touche au seuil désiré. Tandis qu'elle monte l'escalier tortueux, à peine éclairé par la lueur d'une lampe isolée, elle reçoit au passage le « Bonsoir » amical des habitants de la maison qu'elle croise, car, dans cet asile de travailleurs, véritable ruche, nul ne se montre indifférent pour la petite M<sup>me</sup> Viane, si courageuse dans son isolement.

— Maman, est-ce toi enfin ? fait une voix de fillette.

Et M<sup>me</sup> Viane, relevant la tête, aperçoit sa Nelly, — Nell, comme on dit toujours, — dont la silhouette fine se détache sur le fond lumineux de la chambre éclairée.

— Comme tu rentres tard ! maman.

Nell entraîne sa mère dans la pièce doucement chauffée. Et M<sup>me</sup> Viane soudain ne sent plus sa fatigue. Elle voit seulement le sourire heureux de Nell, la figure rose de la toute petite, — l'enfant qui est née quatre ans plus tôt, presque au moment où une maladie de quelques jours emportait soudain le père.

Alors, oublieuse des amertumes et des difficultés de sa pauvre vie, la toute petite serrée sur sa poitrine, elle écoute Nell qui, assise à ses pieds, lui raconte les menus faits de la journée, de son air sage de fillette que de dures réalités ont faite sérieuse avant l'âge.

En cette minute, vraiment, M<sup>me</sup> Viane est heureuse. Avec tout l'élan de son âme sevrée de tant de joies, elle jouit de ce moment passé dans la paix bénie du foyer. Mais, en même temps, au fond de son cœur s'agite obscurément le rêve inutile et fou de voir toute sa soirée s'écouler ainsi !... Mon Dieu, comme elle voudrait pouvoir demeurer auprès de ses enfants, se reposer en les regardant dormir, savourer la douceur de sa maternité, le seul bonheur qu'elle possède maintenant...

Puis aussi, il lui semble que la toute petite, le Bébé — M<sup>me</sup> Viane et Nell n'ont pu encore se déshabituer de l'appeler ainsi, — que le Bébé n'a pas sa gaieté habituelle. Sur la poitrine de sa mère, elle demeure dans une attitude câline et lassée ; un souffle fiévreux entr'ouvre ses lèvres, et sur ses yeux dont le regard est abattu, les paupières s'abaissent lourdement.

M<sup>me</sup> Viane interroge Nell avec anxiété. Mais la petite fille rassure sa mère, parlant d'un ton

tout à la fois raisonnable et tendre, comme le ferait une femme :

— C'est le gros rhume de Bébé qui la fatigue. Elle a beaucoup toussé durant l'après-midi !... Mais par ces vilains temps, tous les enfants sont plus ou moins souffrants... Demain, elle sera mieux sans doute...

— Oui, sans doute, répète M<sup>me</sup> Viane, avec un besoin instinctif d'être rassurée.

De nouveau, se réveille en elle, plus vivace et plus ardent, le désir de ne pas s'éloigner durant la nuit qui vient... Mais à quoi bon ce souhait irréalisable ?... Ne doit-elle pas remplir son rôle de pianiste pour soirées ?

M<sup>me</sup> Viane n'a pas même le temps d'être inquiète.

A peine le repas du soir est-il fini, à peine a-t-elle couché la petite, toujours accablée, qu'il lui faut s'habiller pour repartir, aller reprendre son labeur, obéir à l'impitoyable nécessité du pain quotidien.

Mais pendant qu'elle fait ses humbles préparatifs de toilette, sans cesse elle regarde vers le lit où l'enfant paraît dormir. Et combien elle se sent l'âme triste en revêtant sa pauvre robe de soie noire, vieille de plusieurs années, d'un aspect un peu antique, en dépit des arrangements qu'elle y a faits de son mieux...

Elle s'habille aidée de Nell qui, n'étant pas blasée, admire toujours sa mère quand elle la voit « en toilette de soirée », comme elle dit avec un sérieux drôle et touchant. Et, de même que toujours aussi, afin de la mieux contempler, elle enlève l'abat-jour, dès que M<sup>me</sup> Viane a fini d'attacher le dernier bouton de ses gants. Alors la lumière crue tombe sur la mère et sur l'enfant dont les images se reflètent dans la glace.

Combien toutes deux se ressemblent ! C'est le même aspect frêle, le même air très doux et un peu grave sur un visage délicat, sans beauté, sans fraîcheur surtout ; car ses sorties continues épuisent M<sup>me</sup> Viane, et Nell, au contraire, jouit trop rarement du grand air pur.

— Tu es très bien ! maman, fait Nell avec un naïf orgueil. Seulement tu as l'air fatiguée, ce soir.

Oh ! oui, bien fatiguée ! Et inquiète aussi ! pense M<sup>me</sup> Viane.

Mais à quoi bon dire cela, puisque nulle puissance humaine ne peut la soulager de son fardeau ?... Elle a toujours le cœur très serré quand il lui faut laisser ainsi les deux petites toutes seules, et cependant bien des fois, durant la saison d'hiver qui finit, pareille chose est arrivée... Elle sait bien que les voisins sont bons et dévoués, — comme les pauvres le sont entre eux. Mais que peuvent-ils pour Nell et sa sœur, durant la nuit, quand les portes sont closes, quand ils reposent lassés de leur travail du jour ?



Aussi un âpre sentiment de regret l'étreint alors qu'elle embrasse les jeunes visages à pleines lèvres, mettant toute sa tendresse dans son baiser.

Sans rien dire, Nell songe :

— Oh! maman, si tu pouvais ne pas nous quitter!

Son regard rencontre celui de M<sup>me</sup> Viane. Toutes deux comprennent qu'un même élan jette leurs âmes l'une vers l'autre. Mais toutes deux se taisent sachant qu'un murmure, une plainte est inutile; et elles acceptent l'inévitable avec un courage de résignées.

Au moment de sortir pourtant, M<sup>me</sup> Viane se retourne une dernière fois, et la tentation folle lui traverse l'âme d'oublier l'engagement qu'elle a pris, de faire comme les autres mères qui n'abandonnent jamais le chevet de leur enfant souffrante.

Mais elle se contient et répète simplement, la voix un peu tremblante, avec un héroïque effort pour ne point effrayer Nell par la révélation de son tourment :

— Tu auras bien soin de Bébé, Nell, n'est-ce pas?

Elle n'ajoute rien, sentant l'émotion lui étreindre la gorge. Mais son regard, plein d'une muette prière, demeure une seconde attaché sur une humble image de la Vierge, son Fils endormi dans ses bras, qui est suspendue auprès du lit de la toute petite... Oh! quel suprême appel il y a dans ce regard!... C'est à cette Mère, qui connut l'agonie de souffrir dans son enfant, qu'elle confie le petit être malade loin duquel l'entraîne sa pauvreté.

Alors elle se sent un peu plus forte, et vite elle s'enfuit afin de conserver tout son courage.

En sortant, elle frappe à la porte du logement le plus voisin du sien habité par de braves gens : le mari est ébéniste, la femme couturière. C'est toujours à eux qu'elle recommande les enfants quand elle est ainsi obligée de les quitter. Ce soir, plus vivement encore, elle prie M<sup>me</sup> Sidoine de ne pas oublier la solitude des fillettes.

— Bien sûr, madame, soyez sans crainte, fait M<sup>me</sup> Sidoine, remplie d'une grande compassion pour cette pauvre femme qui ne peut même pas jouir du repos de sa soirée.

Et M<sup>me</sup> Viane, plus tranquille alors, s'en va dans la nuit, sous l'averse incessante, sa robe bien relevée sous son grand manteau, afin d'éviter l'effleurement des pavés ruisselants; elle s'en va, insensible au monde extérieur, car son esprit est encore dans l'humble chambre tiède où les petites sont restées blotties l'une près de l'autre...

## II

— Un quadrille, s'il vous plaît, madame, dit

la maîtresse de la maison, penchant son visage affairé vers le piano.

Et la petite M<sup>me</sup> Viane commence docilement le quadrille demandé. Combien en a-t-elle joué de ces danses depuis le début de la soirée?... Une ou vingt, elle ne sait même pas!... Avec la régularité d'un mécanisme, ses doigts frappent l'ivoire, tandis qu'elle regarde distraitement les couples qui passent.

Le salon est quelconque; les draperies s'y montrent classiquement de damas rouge, et, sur les boiseries claires, entre des toiles qui ont de beaux cadres pour principal mérite, des appliques de cuivre doré reflètent dans leurs glaces la flamme des bougies destinées à donner à la pièce un air de fête.

Une réunion où domine l'élément très jeune, a remarqué tout de suite M<sup>me</sup> Viane, auquel son rôle de pianiste pour soirées donne une certaine expérience mondaine.

Ça et là pourtant, dans la phalange des danseurs, quelques jeunes gens déjà hommes faits, dont l'habit noir s'éclaire de la tache blanche d'un gardénia. Mais en général, ceux-là, M<sup>me</sup> Viane le remarque vite, daignent peu danser et regardent, avec un sourire de condescendance légèrement railleuse, le clan des imberbes très nombreux.

Parmi ces derniers, beaucoup n'ont pas même encore revêtu l'habit traditionnel et se sentent tout gauches en s'essayant à remplir leurs devoirs d'hommes du monde, très nouveaux pour eux. Même, pour la plupart, ils ont un battement de cœur, quand il leur faut aller solliciter l'honneur d'une valse, — ils en savent bien juste le pas! — dans la théorie des jeunes vierges en robes claires, rangées en cercle autour du salon où monte, comme un léger battement d'ailes, le bruit de leurs éventails déployés.

Pourtant toutes aussi sont très jeunes, comme le trahit la finesse gracile de certaines tailles, les lignes encore lourdes des autres mal dégrossies. La plus âgée des danseuses a dix-huit ans; c'est une vraie jeune fille, celle-là, avec de grands yeux clairs qui rayonnent sous la mousse d'or des cheveux, si fraîche qu'en la regardant M<sup>me</sup> Viane songe tout de suite à une matinée d'avril pleine de rayons de soleil sur les cerisiers en fleurs.

Et jeunes filles et jeunes gens s'amuse avec un tel entrain juvénile, que leur gaieté agit comme un baume calmant sur l'inquiétude de M<sup>me</sup> Viane. Dans cette atmosphère joyeuse, son esprit tourmenté éprouve une sorte d'allègement, de détente.

Maintenant, elle sourirait presque des craintes qui lui ont traversé l'esprit quand elle a vu Bébé si fort enrhumée. Nell a eu raison de la rassurer!... Quelle brave petite créature que Nell, à



dix ans, courageuse et dévouée comme une femme ! M<sup>me</sup> Viane prend plaisir à se la rappeler telle qu'elle la voit souvent, penchant maternellement vers le Bébé sa taille grêle de fillette qui a trop grandi.

Sans doute, à cette heure, les deux enfants dorment ; elles ne souffrent pas de leur solitude. Tout est bien ainsi, M<sup>me</sup> Viane se sent contente à l'idée qu'elle va pouvoir, avec les douze francs gagnés dans sa nuit, acheter à Nell la robe dont elle a si grand besoin, une robe bleue qui lui ira très bien... Si seulement elle était moins pâle, la pauvre Nell !... Heureusement les beaux jours approchent, apportant leur lumière, leur tiédeur parfumée ; et les enfants, comme les plantes, vont revivre sous l'influence de la sève printanière.

Toutes ces pensées reconfortent M<sup>me</sup> Viane qui ne veut pas s'apercevoir que le manque de sommeil commence à brûler ses paupières, et elle trouve une sorte d'amusement à considérer l'aspect animé du salon. Non loin d'elle, dans l'embrasure d'une porte, elle remarque un vieux monsieur auquel chacun parle avec déférence, car il est un « très savant docteur », vient-elle d'entendre dire. Ses traits sont froids et sévères ; à peine il sourit, et son oeil attentif d'observateur a quelque chose de perçant qui glace M<sup>me</sup> Viane. Aussi, elle aime mieux suivre, à travers les évolutions des danseurs, la jeune fille aux yeux clairs qui, très souvent, s'appuie sur le même bras masculin ! — M<sup>me</sup> Viane l'a bientôt remarqué. Et combien alors elle paraît confiante et se laisse volontiers entraîner dans le tourbillon d'une valse, si vite qu'elle semble, avec sa robe blanche, un petit nuage d'été emporté par une invisible brise.

— Ils sont fiancés depuis quelques jours, dit, à côté de M<sup>me</sup> Viane, la voix froide du vieux monsieur, en réponse à une question à lui adressée.

Il ajoute encore quelques mots sur les deux jeunes gens, mais M<sup>me</sup> Viane ne l'entend plus. Fiancés !... Brusquement, voici qu'à ce mot seul tout le souvenir du passé a jailli dans sa pensée.

Elle joue toujours, impassible, les lèvres closes, ses mains rapides rythmant une joyeuse harmonie, mais sous ses paupières abaissées le regard s'est tout à coup perdu dans la vision des jours écoulés.

Pourquoi donc, soudain, les images d'autrefois se réveillent-elles avec cette intensité étrange ?... Elle se revoit douze ans plus tôt, jeune fille, elle aussi, toujours frêle et timide ; mais une légère flamme rose anime un peu la blancheur de son visage ; et bien bas, au plus profond de son cœur, sa jeunesse lui murmure de délicieuses choses, des mots confus d'espoir qu'elle voudrait bien comprendre...

Elle revoit aussi le modeste salon aux meubles antiques où elle a rencontré pour la première fois, chez de vieux amis, celui auquel devait se donner à jamais son âme de jeune fille... Dieu ! comme tous les incidents de cette soirée, même les plus futiles, lui reviennent !... Combien aussi se pressent dans sa pensée mille détails de leur chère vie à deux ; combien elle se rappelle surtout le geste caressant avec lequel il se penchait vers elle quand il revenait le soir, son labeur quotidien achevé.

Et par dessus tout, en cette minute, un souvenir étreint le cœur de la petite M<sup>me</sup> Viane ; celui d'une promenade faite dans les bois verdissants, un dimanche de printemps, alors qu'ils étaient tout jeunes époux, et du retour à l'heure atténuée du crépuscule par un chemin étroit où les lilas jetaient leurs grappes odorantes sur les pierres rongées de mousse d'un mur à demi-écroulé.

Oh ! ce temps béni qu'ils ont passé l'un près de l'autre dans leur humble foyer, les enfants blottis entre eux, ce temps qui semblait à M<sup>me</sup> Viane un rêve où tout était joie !... Et puis le déchirant, l'horrible réveil et la douloureuse vie depuis qu'elle est seule...

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! murmure la petite M<sup>me</sup> Viane avec un frémissement de tout son être.

Y a-t-il longtemps qu'elle songe ainsi ? Elle ne le sait pas. Autour d'elle, les danseurs passent entraînés dans le désordre d'une farandole éperdue dont, machinalement, son jeu dirige l'allure rapide. Elle ne les voit même pas. Ils apparaissent à ses yeux comme des ombres lointaines : le passé seul vit pour elle en cette minute.

— Madame, madame, je vous en prie, ne jouez plus, sans quoi ces enfants n'arrêteront jamais leur farandole, accourt dire la maîtresse de la maison, très agitée.

M<sup>me</sup> Viane tressaille, secouée par une sorte de frisson. Au hasard, elle frappe quelques accords et lève les yeux vers les couples qui reviennent haletants et joyeux. Mais son regard est trouble et, tout à coup, elle devine pourquoi, sentant une âpre rosée brûler ses joues. Bientôt vite elle l'essuie. Dans l'ombre du piano nul ne l'a vue. D'ailleurs, qui songe à s'inquiéter d'elle, ici ?... M<sup>me</sup> Viane n'est plus une femme, plus une mère, elle est la pianiste pour soirées dont on apprécie les doigts infatigables, dont les jeunes filles disent avec un sourire, mordillant leur sandwich : « C'est une pauvre femme qui a eu des malheurs !... C'est lui rendre service que de la faire jouer, de lui procurer du travail ! »

Les deux fiancés sont venus s'asseoir non loin d'elle — un peu à l'écart sans en avoir l'air. — Et M<sup>me</sup> Viane éprouve presque de la pitié à les voir si heureux, tant elle sait combien est fugitif le bonheur !...



Une lueur rose plus intense avive la fraîcheur de la jeune fille et, autour des tempes, les cheveux d'or blond frisent de plus belle sur la peau moite, tandis que les yeux resplendissent pleins de lumière. Elle se baisse pour arranger un pli froissé du corsage, et *lui* s'incline aussi — comme jadis un autre se penchait vers la petite pianiste — et si bas, que M<sup>me</sup> Viane le devine plutôt qu'elle ne l'entend, il lui murmure des mots très doux où palpité l'ivresse de leur jeune bonheur.

Instinctivement, M<sup>me</sup> Viane ferme les yeux pour ne plus les voir, car elle a senti au dedans d'elle-même comme la déchirure subite d'une plaie mal fermée. Elle a eu soudain la même impression d'indicible angoisse qu'elle éprouve parfois quand, au printemps, lui arrive une senteur de lilas, quand les soirs d'été, alors que ses enfants dorment, elle contemple la nuit lumineuse, pensant aux jours d'autrefois qui, jamais plus, ne pourront revivre...

Et tandis que ses pauvres mains de mercenaire continuent leur implacable tâche, une sombre amertume monte en elle comme un irrésistible flot où s'engloutit peu à peu son énergie accoutumée. Pourtant, toujours vaillante, elle essaie de lutter et se répète tout bas, la pauvre femme, que son découragement vient de sa fatigue. Mais des larmes montent sous ses paupières alourdies et, peut-être pour la première fois, en dépit de sa foi chrétienne, de sa volonté, une véritable révolte s'élève au fond de son cœur devant sa vie brisée, en même temps que l'envahit une désespérance de toute chose heureuse...

— Madame Viane, une valse maintenant, je vous prie.

Et la pianiste, le visage plus creusé, un pli douloureux serrant ses lèvres, joue encore, joue toujours, sans que nul soupçonne quelles pensées s'agitent derrière son front pâle.

Elle entend le vieux monsieur dire de son air froid, en la montrant :

— Cette personne a l'air de n'en pouvoir plus. Ne serait-il pas possible de la remplacer un instant ?

Mais M<sup>me</sup> Viane ne veut pas être remplacée. Il lui semble que si elle s'arrêtait de jouer, si rien ne l'obligeait plus à garder sa contenance impassible, elle éclaterait en sanglots devant cette riieuse jeunesse, elle laisserait voir à ces indifférents le secret de sa pauvre âme que le souvenir bouleverse...

### III

Dans la chambre qu'éclaire à peine la lueur pâle d'une veilleuse, Nell, réveillée depuis un instant, demeure immobile, accoudée sur son

oreiller, le visage appuyé sur ses deux mains jointes, et elle écoute, les nerfs tendus par l'attention, les yeux grands ouverts dans l'ombre, regardant avec inquiétude vers le lit de la toute petite, car il lui a semblé l'entendre gémir et se plaindre.

Doucement, la voix anxieuse, elle appelle :

— Bébé, Bébé !

La petite ne répond pas, mais dans le silence de la chambre, Nell entend le murmure d'une respiration haletante, soudain coupé par une sorte de cri rauque semblable à un sourd aboiement.

D'un bond elle est debout, penchée vers le lit de l'enfant, la dévorant du regard, et elle répète suppliante :

— Bébé, qu'est-ce que tu as ?... réponds !

De nouveau, l'affreuse toux déchire la frêle poitrine qui semble devenue trop étroite pour que l'air puisse y pénétrer. Et Nell, en l'entendant, est prise d'une épouvante folle de petite fille, et un cri désespéré lui vient aux lèvres : « Maman, maman, j'ai peur !... Oh ! pourquoi n'es-tu pas là ? »

Le froid du parquet glace ses pieds nus et, frissonnante, avec de grosses larmes dans les yeux, elle demeure courbée vers l'enfant, l'esprit perdu, ayant l'impression qu'il faut faire quelque chose tout de suite et, en même temps, étreinte par une horrible sensation d'isolement, de détresse, d'impuissance aussi.

Mais sa stupeur ne dure qu'une seconde. Vite, la pensée du secours à demander ranime son énergie de petite créature vaillante. Avec une hâte fébrile, elle s'habille, poursuivie ainsi que dans un cauchemar, par le bruit de la respiration entrecoupée qui s'échappe du lit bien blanc, et sur ses lèvres revient sans cesse, tout bas, le même appel instinctif et suprême : « Maman, maman !... »

Laissant la porte ouverte derrière elle, Nell se glisse dans le couloir afin d'appeler M<sup>me</sup> Sidoine. Partout l'ombre autour d'elle. Par un vasistas haut placé, elle aperçoit seulement un coin de ciel bleu sombre où scintille une étoile solitaire. Et le silence est si profond dans la maison endormie, qu'elle entend, très fort, les battements de son cœur et, plus lointain, le bruit de la terrible toux.

Doucement, d'abord, elle heurte à la porte de l'ébéniste. Puis, comme on ne lui répond pas, elle se met à frapper avec une sorte de colère, voyant cette porte qui reste close... Alors, elle entend des pas approcher.

— Qu'y a-t-il ?... Qui est là ?... dit une voix.

— Moi ! Nelly Viane... Oh ! Madame Sidoine, venez, je vous en supplie, Bébé est malade !... Elle tousse beaucoup !... Venez tout de suite !

— Bien, bien... Ne vous tourmentez pas ainsi... Je vous suis...



Sur cette assurance Nell s'enfuit, avide de retrouver l'enfant, comme si elle avait peur qu'une invisible puissance ne la lui prenne, tandis qu'elle la laisse seule.

Au bout d'une seconde, M<sup>me</sup> Sidoine apparaît au moment même où la petite s'agite, secouée par une quinte de toux. Aussitôt elle dit, l'accent ému :

— C'est le croup !... Il faut vite aller chercher un médecin et prévenir la mère !...

Nell serre ses deux mains avec l'impression qu'elle éprouverait en glissant au fond d'un abîme. « Le croup ! Le croup !... » Les mots lui bourdonnent aux oreilles. Depuis le premier moment où elle a vu l'enfant atteinte, elle a eu l'instinct du mal qui la saisissait.

Elle a sur les lèvres une supplication irraisonnée : « Oh ! Madame Sidoine, dites-moi qu'elle va guérir !... »

Mais une espèce de superstition l'empêche de laisser voir la crainte qui l'obsède. D'une petite voix brisée, elle donne seulement l'adresse de la maison où est sa mère et, sans même une larme, elle se met à aider M<sup>me</sup> Sidoine dans les premiers soins à donner à l'enfant, tandis que l'ébéniste s'en va demander un médecin et appeler la mère absente.

Bien animé et bien joyeux, en vérité, ce cottillon !... Voici déjà près d'une heure qu'il dure, et sur la table où sont déposés les *accessoires*, il y a encore profusion de menus bibelots dans les corbeilles enrubannées. Cette fois ce sont des oriflammes multicolores que le conducteur distribue à travers le salon qu'emplit un murmure de gaieté.

— Maintenant, valse générale ! fait-il, marquant les accords du piano avec la sonnerie claire des grelots de son tambourin.

La petite M<sup>me</sup> Viane joue encore, soutenue par la pensée que le terme de sa mission approche. Un moment, en dépit de sa résistance, elle a dû consentir à se laisser remplacer, car la force lui manquait réellement. Mais la pianiste amateur, qui acceptait son rôle pendant quelques instants s'est bien vite lassée, et M<sup>me</sup> Viane, un peu reposée, elle, a repris sa tâche...

D'ailleurs, une bienfaisante torpeur s'est appesantie sur elle, endormant l'amertume de sa pensée, si bien même qu'elle n'entend pas le bruit du timbre d'entrée qui résonne soudain. Mais elle voit qu'un léger mouvement de curiosité attire les regards vers l'antichambre où un groupe s'est formé. Machinalement, comme les autres, elle lève les yeux. Alors, à travers le papillotage des oriflammes bariolées que les danseurs emportent dans leur tourbillon, elle entrevoit un rude visage de travailleur dont il lui semble reconnaître les traits...

Rêve-t-elle ?... Est-ce une hallucination de

son esprit fatigué ?... Un léger frisson la secoue et ses mains tremblent un peu sur l'ivoire. Elle regarde toujours, mais les danseurs, très nombreux, l'empêchent de rien distinguer maintenant dans l'antichambre. Seulement, au bout d'une seconde, elle voit la maîtresse de la maison s'avancer vers elle, une indéfinissable expression aux lèvres, l'air tout ensemble ému et ennuyé. Une autre dame la suit qui demande à la petite M<sup>me</sup> Viane la permission de prendre sa place au piano et, comme M<sup>me</sup> Viane veut refuser, la maîtresse de maison intervient :

— Si, si, acceptez.. Voulez-vous venir un instant ?...

M<sup>me</sup> Viane se lève sans une question. En cette minute, elle serait incapable de parler ; une contraction lui serre la gorge. Mais, quand elle aperçoit l'ébéniste, un cri d'angoisse infinie jaillit de son cœur :

— Les enfants !... Mon Dieu !... les enfants !... Que leur est-il arrivé ?

L'homme l'enveloppe d'un regard de compassion et dit gauchement :

— Faut pas vous agiter, madame. C'est la petite qui n'est pas très bien, alors je suis venu vous chercher.

Elle répète seulement : « Mon Dieu ! mon Dieu !... » comme une prière suprême, telle que les mères savent en trouver quand un danger menace leur enfant... Et déjà, avec une précipitation folle, elle met son manteau, encore humide de pluie, pendant que la maîtresse de maison la regarde faire, la plaignant, sentant qu'elle ne peut la retenir et contrariée malgré elle de l'embarras où la jette ce départ subit... Qui va faire danser jusqu'à la fin de la soirée ?

Comme une réflexion, elle dit à demi-voix :

— C'est vrai, il ne vous est pas possible de rester davantage.

— Oh ! non, fait M<sup>me</sup> Viane, qui tremble si fort qu'elle ne peut attacher l'agrafe de son manteau, et elle demande à l'ébéniste :

— Le médecin est auprès d'elle, n'est-ce pas ?

— Le médecin !... Eh ! non, madame, pas encore. Je vais aller chez lui maintenant.

— Oh ! pourquoi avoir attendu ?... Avant même de m'avertir, il fallait l'appeler... Ma pauvre petite fille !... Un médecin !... A qui s'adresser à cette heure ?

— Je vais vous accompagner, si vous le voulez bien ? dit une voix près de la jeune femme.

Elle se retourne et aperçoit à ses côtés le vieux Monsieur froid, qui revêt déjà son pardessus sans attendre de réponse.

La petite M<sup>me</sup> Viane ne réfléchit ni ne s'étonne. Dans sa détresse, tout appui lui semble naturel ; et elle a foi dans cet étranger qui lui apparaît comme le salut de son enfant.

— Merci ! merci ! fait-elle hâtivement.

Elle est déjà dans l'escalier ; elle le descend



courant presque, secouée par une impatience furieuse d'arriver.

Dans la voiture où le docteur l'a fait monter, elle demeure immobile, le front appuyé contre la vitre, comme si la puissance de son regard pouvait faire apparaître plus tôt la maison où souffre l'enfant. Mais elle ne voit toujours qu'une succession de rues désertes où des lueurs pâles de gaz tremblent sur les pavés luisants d'humidité. Les pensées tourbillonnent dans son esprit avec une incohérence de rêve, et à ses oreilles tinte incessamment le murmure lointain des valse qu'elle a jouées toute la nuit.

— Pourquoi, pourquoi l'ai-je quittée ?... répète-t-elle à voix très basse, comme une plainte; et, en même temps, elle a l'intuition poignante de l'effroi qui s'est emparé de Nell à la vue de la toute petite subitement atteinte... Ah ! jamais les mères ne devraient s'éloigner de leurs enfants !... Si elle avait été là, elle eût pressenti le danger, elle l'eût écarté, elle eût fait l'impossible...

Puis voici qu'elle se rappelle son découragement, là-bas, dans le salon plein de lumières, cette révolte contre sa destinée qui l'a saisie au contact de l'heureuse insouciance des autres... Quelles folies a-t-elle pensées alors ?... Est-ce qu'elle avait le droit de se plaindre, de trouver sa vie rude et sans joie quand elle sentait encore la caresse des petites lèvres cherchant les siennes, des bras serrés autour de son cou ?... Ah ! la sentir encore, toujours ! et le reste sera peu de chose...

— Mon Dieu ! que mon enfant soit sauvée et jamais plus je ne me plaindrai ! murmure-t-elle avec ferveur, dans un élan qui est une prière.

... Enfin la voiture s'arrête. Les yeux de M<sup>me</sup> Viane courent vers la fenêtre du cinquième étage qui, seule éclairée, jette une note lumineuse dans la masse sombre de la maison.

— Madame Sidoine, comment est Bébé ? s'écrie-t-elle sur le seuil même du logement.

— Toujours de même. Venez vite... Ramenez-vous le médecin ?

— Oui, fait M<sup>me</sup> Viane. Et au milieu de son tourment, elle éprouve une profonde impression de reconnaissance pour cet étranger impassible qu'elle avait mal jugé et qui s'est offert spontanément, sans phrase, pour lui venir en aide.

Quel désordre maintenant dans la chambre si soigneusement rangée d'ordinaire ! Du lit de Nell, large ouvert, gardant la trace de sa forme mince, les couvertures retombent jetées au hasard dans le sursaut du réveil subit. A terre est encore une chaise renversée par M<sup>me</sup> Sidoine tandis qu'elle s'efforçait de calmer l'enfant qui se débattait dans un accès de toux ; sur la table, une tasse à demi pleine, les débris d'un verre que les mains tremblantes de Nell ont

brisé, puis quelques flacons, remèdes inutiles essayés durant cette terrible attente du médecin qui tarde à venir.

— Maman, maman ! enfin te voilà ! s'écrie Nell dont la voix s'éteint dans un sanglot. Et, plus bas, soudain incapable de contenir la pensée de tout son être, elle continue :

— Oh ! maman, Bébé a l'air très malade !

M<sup>me</sup> Viane ne répond pas, elle ne le pourrait. Ses lèvres effleurent rapidement le visage pâle de la fillette, mais elle ne s'arrête pas et court au lit du Bébé. Là, elle se laisse tomber à genoux, les bras tendus vers la petite créature oppressée qui la reconnaît vaguement et, de ses lèvres brûlées par la fièvre, murmure dans une plainte :

— Maman !... maman !...

— Mon enfant chérie, mon amour, ma bien aimée petite fille !... répète M<sup>me</sup> Viane en qui gronde le besoin fou d'attacher le Bébé tout contre elle pour mieux le garder, le défendre contre le mal...

Pourtant, au contraire, elle s'écarte afin de laisser place au docteur qui examine l'enfant, arrache aussitôt une feuille de son carnet et écrit rapidement quelques lignes qu'il remet à M<sup>me</sup> Sidoine.

La flamme de la bougie éclaire ses traits froids et sévères ; et M<sup>me</sup> Viane remarque combien s'accroît le pli méditatif qui creuse son front, combien devient grave sa physionomie, pendant qu'il contemple la toute petite.

L'accent étouffé, elle interroge passionnément, toujours agenouillée auprès du lit :

— Docteur, vous êtes inquiet ?... Que faut-il faire ?... Ah ! dites, dites-moi... N'est-ce pas que vous me la sauverez ?

Une expression de pitié détend la bouche austère du docteur.

— Je l'espère bien... Ne vous effrayez pas de la sorte... J'ai envoyé chercher tout ce qu'il faut... Dans une seconde, nous aurons les médicaments nécessaires... Ne vous préoccupez pas !...

Les paroles sont encourageantes, mais l'instinct maternel de M<sup>me</sup> Viane ne la trompe pas, elle sent, à n'en pouvoir douter, que, en ce moment, nul être humain ne serait capable de lui promettre le salut de sa toute petite ; et une stupeur la saisit. Il lui semble que tout espoir est perdu, qu'elle va voir partir l'enfant, comme un jour elle a vu partir le père... Alors elle et Nelly resteront là toutes les deux, toutes seules, et il leur faudra vivre ainsi peut-être de longues années, car le chagrin ne tue pas... M<sup>me</sup> Viane le sait bien...

Elle jette autour d'elle un regard éperdu, envahie par une soif des'attacher à quelque chose, à quelqu'un qui la soutienne ; et ses yeux cherchent la douce image de la Vierge penchée



vers son Fils qu'enveloppe l'ombre transparente des rideaux.

Ah ! le voilà ce secours plus puissant qu'aucun secours terrestre, le seul dans lequel maintenant il lui reste foi ! Et, tout en baisant les petites mains brûlantes, elle dit, sans que nul l'entende, des mots d'ardente prière, échappés tout frémissants de son cœur torturé, des mots trempés de larmes où passe toute son âme d'humble chrétienne et de mère.

Un bruit de pas pressés dans l'escalier, une porte qui s'ouvre, et M<sup>me</sup> Sidoine reparait haletante, apportant les remèdes tant désirés. Alors le docteur lui-même, avec des gestes délicats de femme, soutient l'enfant qui, suffocante, veut dérober ses lèvres à la potion que lui présente sa mère.

— Docteur, docteur, je ne puis même plus lui entr'ouvrir la bouche !

— Essayez encore, il faut... — il appuie sur le mot — il faut qu'elle boive !...

— Bébé, ma Bébé chérie, obéis, écoute maman, répète Nell sans songer à essuyer les grosses larmes qui ruissellent sur ses joues. Dans son cerveau surexcité domine l'idée que l'enfant sera hors de danger dès qu'elle aura absorbé le précieux liquide. Aussi, elle a un soupir de soulagement, presque de joie, quand, enfin, la résistance de la toute petite est vaincue.

Mais M<sup>me</sup> Viane, elle, ne s'illusionne pas et elle éprouve maintenant la crainte que, les premiers secours étant donnés, le docteur ne songe à se retirer. Elle l'implore d'un cri involontaire :

— Docteur, ne partez pas !

Mais il la rassure :

— Je ne vous quitterai pas dans ces conditions ; soyez tranquille.

— Merci, oh ! merci, fait-elle.

Et elle demeure debout près de lui, les yeux secs, attentive à ses moindres mouvements, n'ayant dans tout son être qu'une pensée unique, sauver l'enfant ; et toujours, sans même remuer les lèvres, elle murmure son incessante supplication : « Mon Dieu, mon Dieu, laissez-la moi !... Je vous en conjure... et jamais, jamais plus, je ne me plaindrai de ma part d'épreuves. J'accepterai tout... Mon Dieu, ne me la prenez pas... Mon Dieu !... »

...Sont-ce des minutes ou des siècles qui se sont écoulés ?... M<sup>me</sup> Viane serait incapable de le dire.

Nell, épuisée d'émotion, s'est endormie dans un fauteuil et, sous les rideaux, à demi relevés,

glisse la clarté blanche de l'aube. Depuis un moment, la toute petite paraît moins agitée et la respiration haletante devient plus calme.

— Docteur, n'est-elle pas mieux ?

Il fait signe que oui.

Encore des instants qui passent... Le souffle de l'enfant s'entend toujours plus paisible, plus régulier ; et le docteur tout à coup relève sa tête courbée vers le petit lit et prononce de sa voix lente :

— Vous n'avez plus rien à craindre. Le danger est passé. Elle est sauvée !

— Sauvée ! répète la mère avec une sorte de cri bas et sourd.

Et soudain, voici qu'elle, si forte jusqu'alors, éclale en sanglots convulsifs devant le médecin qui la regarde de son oeil clair d'observateur.

Mais vraiment cet homme n'est pas de glace comme elle l'avait cru. Un cœur compatissant bat sous son enveloppe impassible. Pour cette femme pâle et brisée, il trouve de bonnes paroles d'espoir ; et c'est d'un geste paternel qu'il serre sa main frêle dans les siennes.

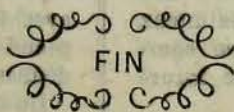
— Allons, allons, tout est bien. Ce n'était qu'une crise ! Du courage ! Remettez-vous...

Du courage ! Ah ! la petite M<sup>me</sup> Viane en est remplie, maintenant ! Dans cette ivresse qu'elle éprouve à voir la vie renaître dans le corps épuisé de l'enfant, toute son énergie lui est revenue.

Elle ne songe pas que, plus d'une fois encore, sans doute, l'impitoyable lutte pour l'existence la laissera meurtrie ; qu'il existera des minutes où, pensant à son éternelle solitude, elle sentira le déchirement de la séparation avec celui auprès duquel longtemps, très longtemps ! elle espérait marcher...

Que lui importe l'avenir ?... Elle sait désormais, pour ne plus l'oublier, qu'il n'est point de pire douleur qui ne laisse, après elle, place encore pour une joie. Oui, elle a souffert plus que bien des femmes ; après le deuil immense qui l'a brisée, elle a cru tout bonheur à jamais mort pour elle... Et pourtant, voici qu'une indicible allégresse la fait frissonner ; elle comprend qu'auprès de ses enfants, elle pourra trouver encore des heures bénies, savourer l'infinie douceur de se donner toute, d'aimer et d'être aimée... Et, sous la lumière rose du matin qui s'éveille, la petite M<sup>me</sup> Viane, penchée vers son enfant paisiblement endormie, murmure une prière de reconnaissance passionnée...

H. ARDEL.



FIN



# REVUE MUSICALE

La rentrée. — Fauvettes de buissons et rossignols d'automne. — Théâtres lyriques. — Nouvelles. — Musique de choix.



A fin des vacances a sonné l'heure de la rentrée par le plus beau temps qu'il ait fait de la saison. Quel regret de quitter les champs et les bois, les jeux, l'air pur, la liberté enfin, pour aller s'en-

fermer dans les sombres bâtiments de pierre et respirer la lourde atmosphère des cités grouillantes et humides!

Le premier novembre va ramener les retardataires qui ont pu échapper à la règle et prolonger leur villégiature jusqu'au dernier rayon. Ceux-là ne quitteront leur chère vie agreste que lorsqu'ils auront vu tournoyer, toute frissonnante, la dernière de ces feuilles dont, pendant six mois, ils ont goûté le doux abri.

Malgré cela, les programmes des spectacles, comme ceux des fêtes artistiques en préparation, se font des plus alléchants. Mais tant que les cloches de la Toussaint n'ont pas sonné le glas des « chers ensevelis », et en même temps celui des verdoyantes retraites, on n'y prête qu'une attention distraite en se disant que rien ne presse et ne vaut un petit coin de ciel bleu, une chanson de fauvette.

Et puis les fauvelles ne sont pas toutes dans les buissons. Il y a même encore, dans certaines villas, des rossignols attardés qui gardent dans la voix l'écho et le reflet des radieux printemps. Leurs ailes sont à l'âme. C'est ainsi que nous avons pu admirer, il y a près de quinze jours, la plus magnifique voix dont jamais oiseau chanteur ait charmé les échos terrestres. Quel dommage, pour MM. Ritt et Gailhard, de ne pouvoir posséder assez d'art et d'or pour s'offrir ce joyau musical que les habitants de M.-sur-O. ont pu entendre pour rien dans l'humble église du village. Que l'on s'imagine une cloche du plus pur cristal, parcourant tous les registres de la voix de femme, avec la même plénitude, la même égalité de son sur toutes les notes, et l'on se fera une idée de la belle voix de M<sup>me</sup> M. C. Belle aussi est sa personne, sympathique, gracieuse et se prêtant avec une rare obligeance aux exigences de ses auditeurs. Quant à son talent, il est complet, nous ne saurions mieux dire, et, dès les premières mesures, on comprend que l'on est en présence d'une nature artistique de premier ordre.

L'exécution vaut la voix, et son chant, d'une méthode irréprochable, sait traduire toute la gamme des sentiments. D'une grâce attendrie et pénétrante dans le *Cid*, il devient d'une grandeur électrisante dans la *Reine de Saba*, par exemple. Puis il se transforme en un chant sublime d'archange, soulevant tous les enthousiasmes par son élévation et sa puissance, dans le *Sancta Maria* de Faure.

Malheureusement pour MM. Ritt et Gailhard, M<sup>me</sup> M. C., jeune mère de famille, toute à ses devoirs et au bonheur des siens, n'a nul besoin de l'art ni de l'or que ces messieurs dépensent, avec tant de parcimonie, du reste. Elle ne chante que pour Dieu, pour les malheureux et pour ses amis. Nous dirons en confidence à nos lectrices, pour leur faire partager notre plaisir, qu'elles pourront entendre ce beau talent dans certaines églises de Paris, mais surtout à Saint-Séverin. Quant aux jours, cela est plus difficile à préciser; nous pouvons toujours indiquer comme certains ceux de l'ouverture et de la clôture du *Mois de Marie* dans cette paroisse.

Puisque nous venons de nommer les directeurs de notre Académie nationale, disons que cet établissement continue à être le refuge de nombreux potins artistiques.

Après avoir voulu écarter le *Mage*, de Massenet, pour offrir *Salammbô* au public, des portes de derrière se sont ouvertes, et on y a fait repasser la belle œuvre de M. Reyer, livrant de nouveau les grandes entrées à ce *Mage* outragé, qui a su faire valoir ses droits, ce qui prouve qu'il en avait. Sans cela...

Donc c'est bien le *Mage*, cette fois, n'est-ce pas, pour de bon? N'allez pas, ô directeurs, aussi inconstants qu'indécis et subtils, nous faire mentir une fois de plus. Et dire que tous les journaux, comme nous-mêmes, ont donné la distribution de *Salammbô*, que les chœurs étaient à l'étude et que M. Reyer était redevenu l'ami de la maison. Mais M. Massenet et M. Hartmann y ont mis bon ordre, et si les paroles s'envolent, dit le proverbe, les écrits demeurent.

Après tous ces incidents, celui de la démission du chef d'orchestre de l'Opéra, M. Vianesi, est venu détourner l'attention de la lutte entre compositeurs et directeurs. Pendant ce temps, les rentrées et les reprises n'en marchaient pas plus mal, grâce à l'excellente troupe, la meilleure qu'ait possédée ce théâtre depuis longtemps, *Ascanio* et M. Lassalle; *Hamlet* et M<sup>me</sup> Melba; *Sigurd* et M<sup>me</sup> Caron; *Le Rêve*, toujours acclamé avec Rosita Maury; *Faust* et M. Vergnet, qui prend pour le moment la place de M. Cossira, démissionnaire, etc.

Du côté de l'Opéra-Comique, une petite pre-



mière : *Colombine*, qui servait de lever de rideau à *Mireille*, a été favorablement accueillie du public, ainsi que le nom des auteurs, MM. Sarlin, pour les paroles, et Michiels, pour la musique. Tout le monde connaît l'éternel sujet de *Colombine*, que se disputent Pierrot et Arlequin, et que le papa Cassandre finit par donner à celui qu'elle aime.

La musique de M. Michiels ne manque pas d'esprit, surtout d'originalité et de grâce, dans l'ouverture qui est charmante. Des airs, des duos, dont quelques-uns sont tracés avec verve, et un quatuor final bien mouvementé, en forme de mazurka, complètent ce petit ouvrage fort bien exécuté. Grand succès pour MM. Fugère et Grivot, M<sup>mes</sup> Molé et Auguez.

Nous n'entendons encore pas parler à ce théâtre du joli opéra-comique *le Printemps*, un acte, de MM. de Roddaz et Montjoyeux, sur lequel M. Alexandre Georges a écrit une remarquable partition, qui vient de paraître chez l'éditeur, veuve E. Girod. Espérons que, annoncée depuis assez longtemps, nous ne tarderons pas à avoir cette première dont nous parlerons à nos lectrices, sachant d'avance la valeur de ce petit chef-d'œuvre musical.

Au théâtre lyrique de l'Eden, les rôles du *Rêve*, de MM. E. Zola, Louis Gallet et Bruneau sont à l'étude. En attendant, il ne faut pas espérer trouver place avant les premiers jours de novembre pour entendre *Samson et Dalila*, qui alterne avec la *Jolie fille de Perth*. Le succès du bel ouvrage de M. Saint-Saëns était prévu ; rien n'a été négligé pour le rendre complet, car il en a dirigé lui-même les dernières répétitions. Nous y reviendrons dans notre prochaine chronique.

On lisait dans le *Ménestrel*, du 28 septembre : « Le « Théâtre-Lyrique-Populaire » du Châteaud'Eau a vécu. Il est aujourd'hui remplacé « par le Théâtre-Historique, qui s'apprête à offrir « à son public une *Marie Stuart* nouvelle, due « à MM. Lucien Cressonnois et Charles Samson. « Une part très importante dans ce drame est « faite à la musique, qui a été confiée à M. Paul « Cressonnois. »

Après la première de ce drame historique en cinq actes et huit tableaux, nous avons de suite consulté les plus importants journaux, qui constataient, du reste, son grand succès, espérant y voir de même apprécier la partie musicale annoncée par le *Ménestrel*. Mais aucun n'en soufflait mot, à notre grande surprise, si ce n'est le *Gaulois*, qui, sous la signature de « Frimousse », disait ceci : « La mise en scène est « aussi fort bien réglée et l'orchestre n'a rien de « répréhensible, bien au contraire. Il y a même, « dans la coulisse, un solo de viole d'amour « qui me paraît devoir produire une vive « impression sur les imaginations du quartier. »

D'où nous avons conclu que cette importante partie musicale se réduisait à fort peu de chose, car nous ne voulons pas, avant plus ample informé, attribuer ce silence général à son manque de valeur. Le drame purement littéraire n'entrant pas dans nos attributions, nous attendrons pour en reparler ici, d'avoir lu dans le *Ménestrel*, ordinairement fort bien renseigné, comment il explique le mutisme de nos grands confrères de la presse sur la partie musicale, « très importante » de *Marie Stuart*, dont l'éminent critique du *Figaro*, M. Vitu, ne dit mot.

Les belles fêtes données à la Côte-Saint-André pour l'érection tardive du monument de Berlioz, ont été des plus touchantes. Près de trente années se sont écoulées avant que le maître ne fût célèbre en son pays natal. Mais la gloire la plus lente à venir est la plus durable. MM. Reyer et Colonne, qui ont tant fait pour la popularisation des œuvres de Berlioz, étaient seuls à représenter les compositeurs et les musiciens.

Il est grand temps de nous occuper des nouveautés, car la place va nous manquer. Nous commencerons par les *Quatre Berceuses de Ma'mzelle Zizi*, pour piano à quatre mains, écrites avec une réelle adresse pour les petits doigts roses de nos bébés. Pas une note qui les dépasse, et pourtant tout cela chante et berce à ravir. — Du même auteur, pour des mains un peu plus grandes, atteignant l'octave, mais très facile, rien ne convient mieux que *Lauterbach*, suite de jolies valse alsaciennes, contenant trois numéros aussi dansants qu'originaux. — La belle *Élégie*, de E. Nollet, à deux mains, cette fois, est une fort gracieuse pièce d'expression, d'un sentiment élevé, et dont le chant pénétrant est coupé par des phrases dramatiques du plus sûr effet : moyenne force. — La polka tzigane : *Maroussia*, d'Eug. Satias, est bien certainement une des mieux faites pour délier les jambes d'un paralytique : assez facile. Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre. — Les remarquables fantaisies de Franz Palfy sont aussi en plein succès. Détachons de sa collection le *Fiancé absent*, morceau d'un sentiment délicieux. Puis sa brillante suite de valse : *Les Soirées de Presbourg*, dont les motifs aussi variés que mélodiques sont vraiment attrayants, et, enfin, son endiablé *Tourbillon*, galop des paysans de Bade, dont la verve et la bravoure ne sont égalées que par l'intérêt de sa couleur locale bien soutenue. Ces trois pièces restent dans une très moyenne force. — En terminant, signalons pour le chant une des belles mélodies de Eug. Anthiome : *Hymne à la Nuit*, dont la facture large et sereine s'allie heureusement à la poésie des paroles. Editeur : E. Fromont, 12 et 14, passage du Saumon.

MARIE LASSAVEUR.



# CAUSERIE

1<sup>er</sup> Novembre 1890.



PARIS!

Comment s'annonce l'hiver? Quel est le mouvement? Qu'y fait-on?

— Ah! mes amies, mes chères amies, je ne sais rien, je ne connais rien, je n'ai rien à vous ap-

prendre. J'arrive, et j'ai déménagé.

Les meubles eux-mêmes commencent à peine à se remettre de leurs émotions. On voyait fort bien, avec « l'œil de l'esprit », l'effarement des tables et des commodes gauchement juchées l'une sur l'autre. L'armoire Louis XVI tremblait de terreur sur le trottoir, au passage des omnibus, et maintenant toute ma chambre semble encore stupéfaite.

J'ai passé mon temps à grimper sur des chaises et sur des échelles, à classer les livres dans les bibliothèques, les ouvrant au hasard et m'oubliant parfois ainsi dans une relecture au dernier échelon de mon perchoir. J'ai encaustiqué, mis au brou de noix mes vitrines et mes étagères, et je me suis composé un coin délicieux complètement laqué : corniches, portes, cheminées y ont passé. Armée de mon pinceau, ceinte d'un énorme tablier, entourée de mes boîtes de fer-blanc renfermant la laque, je me suis vraiment beaucoup amusée, combinant des effets de nuances tendres qui ont donné à mon boudoir, si le mot n'est pas trop ambitieux, un aspect Louis XV riant au possible.

L'effet atteint par ce produit nouveau que j'ai découvert à l'Exposition de l'Industrie est analogue à celui du vernis Martin (uni, bien entendu) et très heureux comme décoration; je puis l'avouer, il m'a procuré une distraction réelle, j'ai une passion pour la peinture... décorative, et hélas! aucune disposition pour l'autre, la grande!

C'est du reste tout ce que j'ai découvert au Palais des Champs-Élysées, où je me suis rendue dans l'espoir de vous en raconter des choses mirobolantes.

J'ai piétiné l'après-midi entière au son secourable de la musique, regardant les bois sculptés, les fourneaux économiques, la dorure inaltérable en poudre (encore une de mes toquades!... de dorer gens et objets), les joujoux, les crayons incassables, les baignoires-sirènes en armoire, les carrosses, les porcelaines, les épingles à friser, etc., etc., tout ce que nous voyons chaque année, pour finir aux produits alimen-

taires où j'ai goûté consciencieusement « aux gratuits », depuis le bouillon à la minute jusqu'au pain d'épice russe... étrange.

Je me suis reposée en haut, à l'Exposition permanente des Colonies où la vitrine de l'Inde, dans laquelle chatoyaient des étoffes, celle de la Martinique où souriaient des mûlatresses, m'avaient invinciblement attirée, et après une séance dans les pays de l'éternel soleil et des végétations plantureuses, je me suis replongée, Gros-Jean comme devant, dans les soucis et les tracasseries de l'installation et de la couture.

Quel train pour allonger les rideaux, approprier avec élégance les anciennes tentures au nouvel appartement, draper les portières, ajuster les lambrequins, caser les bibelots, suspendre les cadres! Que de clous enfoncés, de coups de marteau sur les doigts pour composer le nouveau nid familial, pour apporter sa modeste part au travail en commun et se dire à l'heure du repos, dans un bon fauteuil, qu'on a mis dans les choses un peu de son imagination et de ses peines... qu'un brin du cœur attendri va retrouver sur l'heure!

On devine si bien les gens par leur coquille!

Il y a je ne sais quoi de personnel et de subtil qui se dégage des lieux où l'on vit.

A coup sûr, je devinerais votre caractère, mes amies, en inspectant votre logis, c'est-à-dire votre chambre.

C'est là qu'on se retrouve seule, qu'on existe en tête à tête avec soi-même, qu'on juge sainement. Les fanfreluches de la cervelle dans ce silence ami tombent à terre comme celles de la toilette.

C'est là que les rêves de jeune fille passent et repassent sur le cœur, que le grand besoin d'idéal vous étreint, que les visions d'âme sur le sens divin de la vie vous viennent et vous reviennent infinies, que les élans enthousiastes vous plongent en des joies profondes et productives; là que s'entretiennent enfin, mystérieusement, dans le sanctuaire intime, les désirs de grandeur et de beauté morale, trouvés dans la religion, dans les hautes idées qui errent par le monde, dans le commerce des autres, dans les œuvres utiles, dans tout ce qui touche à la poésie et à l'art.

Je vous fais une conférence. Que voulez-vous, mes chères lectrices, c'est le repos des vacances, la beauté des paysages, certaines douces causeries champêtres qui m'ont mis l'esprit à ce diapason... moralisateur, si bien que j'ai peur, moi la Parisienne fervente, de la roue mondaine qui me va reprendre, des réceptions, des soirées, de toute cette agitation qui diminuera sans nul doute ma sereine atmosphère intellectuelle.



J'ai, là-bas, sous les ombrages, jeté un regard rétrospectif sur mon existence passée; elle m'a semblé bien enfiévrée et le calme m'est apparu comme le but enviable et fructueux.

Bon! voilà que je me confesse à présent, en intimité c'est permis, et du reste vous savez bien que c'est la *Toussaint* aujourd'hui, un jour d'extase recueillie, et demain *les Morts*, un jour de souvenirs profonds.

Parmi les morts récentes, on cite celle d'Alphonse Karr, un critique de talent rare et délié, l'auteur des *Guêpes*, dont nous ne connaissons, nous autres, la jeune génération, que les bouquets qu'on lui demandait pour nos fiançailles, la longue barbe blanche et les œuvres charmantes de sa fille.

C'était un esprit délicat, très littéraire, qui maniait adroitement l'épigramme dans ses œuvres : *Promenades autour de mon jardin*, *Roses et Chardons*, *Fa dièze*, *Feu Bressier*, *Pour ne pas être treize*, *Le Règne des champignons*, charmantes fantaisies que vous lirez sans doute plus tard, mesdemoiselles, ainsi que le roman *sentimentaliste* et déjà vieillot : *Sous les Tilleuls*.

On trouve en ces écrits beaucoup de pensées fines, mordantes, résumant en un trait une vérité frappante, toute une philosophie parfois pessimiste, mais d'un pessimisme qui n'a rien de désolant, car il ne s'en va pas creuser les cavernes de « la sombre psychologie humaine ».

Sans descendre aussi profondément, Alphonse Karr a toujours le mot juste, et on fera plus tard dans ses ouvrages une ample moisson de pensées. Le solitaire de la *maison close*, à *Saint-Raphaël*, aura sa place parmi nos moralistes, entre Rivarol et Vauvenargues, car il avait à la fois la note sarcastique devant la sottise humaine et la fibre sensible. Deux exemples pris dans ses œuvres : « Les hommes font les lois, les femmes les abrogent ». Et sur un autre ton : « Donnez, dans vos rapports avec les vieillards, la mesure des égards que vous désirez rencontrer dans votre vieillesse. Les vieillards sont des amis qui s'en vont; il faut au moins les reconduire poliment ».

Il s'était retiré dans le golfe d'azur, loin des misères de la lutte et des fatigues de la capitale, parmi les siens et parmi les fleurs. C'est une fin enviable.

Les fleurs ont tous les charmes et toutes les poésies; ce sont de petites créatures amies et, à mon avis, il n'en existe point de laides.

Il y a quelques jours encore, j'aurais été capable de trouver horrible le dahlia dont la régularité tuyautée m'avait toujours déplu, mais j'en ai vu une si remarquable collection à la Société d'horticulture, ces temps derniers, que je me rétracte.

La splendeur, la délicatesse des couleurs en sont ravissantes; depuis le velours pourpre

sombre jusqu'au rose pâle et fin de l'aurore, toutes les nuances sont obtenues en des gammes harmonieuses pour les yeux charmés. Oh! perfectionnements dus au travail et à l'étude de nos savants horticulteurs, je vous salue!...

Il est certain dahlia aux pétales lancéolés comme une étoile double qui a achevé sa conversion; j'ai sur mon guéridon une gerbe magnifique de ces fleurs qui, dans une énorme potiche de grès irisé, produisent un effet des plus décoratifs.

Les glaïeuls aux tons ivoirins, nacrés, d'un mauve rosâtre qui, rue de Grenelle, dressaient leurs tiges empoignardées, ont vécu, comme les bégonias aux feuillages luisants dont les fleurs de corail ou d'ambre laiteux rappellent souvent les fantaisies chinoises.

Quant aux fruits exposés, dignes de la Terre de Chanaan, qui nous ont fait venir l'eau à la bouche, je suppose (et comme ils ont eu raison!) que les membres du jury les ont savourés, à moins que des gourmets richissimes n'aient réclamé ces merveilleuses primeurs pour leur table.

J'y renonce, forcément plus modeste...

— Nous ne sommes plus au règne de Dioclétien!

— L'empereur romain, ce persécuteur, ce monstre?

— Celui-là même; il raffolait des fleurs, des fruits et des légumes. — Le sanguinaire Robespierre adorait bien les bergeries!

Vous n'ignorez pas, j'imagine, Mesdemoiselles, vous dont les souvenirs classiques sont encore frais, que le César, après son abdication, se retira à Salone pour cultiver la laitue, un herbager adoucissant.

Etant encore au pouvoir, ce despote d'abominable mémoire avait fait paraître un édit (auquel de meilleurs n'ont point pensé...) réglementant le bon marché *obligatoire* des produits de la terre romaine.

Vingt concombres, dix chicorées, dix courges, deux melons, quatre pastèques, quatre choux palmistes et cinquante oignons : *huit centimes*.

Oh! mes amies, avec des prix pareils, quelles mignonnes économies nous amasserions pour nos menus plaisirs sur la pièce de vingt francs qu'à la campagne nos mères nous confient quelquefois pour aller au marché!

*Cent roses* étaient tarifées : *seize centimes*. Nous comprenons alors les lits de roses antiques, sans regretter pourtant ces molleses de sybarites, « quoiqu'on die » pour parler le langage de Philaminthe, que nous ayons un faible pour nos aises qui irait peut-être non pas jusqu'au lit mais jusqu'à l'oreiller.

« Qui sera assez heureux pour trouver une femme forte? On la doit chercher comme un bien d'un prix inestimable jusque dans les pays éloignés » a dit la Sagesse. ALIX.



## DEVINETTES

## Mots en étoile

Sachez-le : c'est un traître, étourdi par état ;  
Et ses distractions entraînent... l'errata.

Il brille maintenant, admis sur notre table ;  
Et singe, à s'y tromper, le luxe véritable.

Ses romans, délaissés quelque peu de nos jours,  
Seront de mode encore ! On les lira toujours !

Ce nombre fatidique est le nombre des Grâces  
Et des Parques aussi, fécondes en disgrâces.

## Portrait historique

(SONNET)

Le Seigneur dans sa tour, l'aveugle qui mendie,  
Le moine prêchant, le vilain laboureur,  
La nonne, le soldat, tous, oui, tous en ont peur...  
Son terrible nom fait trembler la Normandie !

Le faste qui l'entoure est un appât trompeur...  
Son infernal regard allume l'incendie,  
Le sang couvre ses mains d'une tache agrandie,  
Sur son front s'épaissit la damnable vapeur...

Et quand il entrevoit l'épouvantable abîme  
Où, dans l'éternité, le temps un jour s'abîme,  
Il est pris de terreur... et pressé d'expier.

Pèlerins, si nombreux alors en Terre Sainte,  
Vous avez entendu ses remords et sa plainte !  
Vous l'avez vu mourir... Vous l'aviez vu prier.

## Homonymes

Elle est sainte ! et, du ciel, ses grâces salutaires  
Tombent incessamment sur certains militaires.

Elle est rousse, elle est brune, ou blanche ou  
[d'un beau noir.  
Qu'importe ! elle a toujours la force et le pouvoir.

Elle est d'un fin réseau, dentelle, tulle ou soie  
Et, sur des cous charmants, ondule et se déploie.

Elle est d'un gris verdâtre ; et, malgré tous mes  
[soins,  
Elle a déshonoré mes conserves de coings !

Elle est sombre et contient la défense et l'atta-  
[que...

Quand on la vide, hélas ! souvent le vaisseau  
[craque !

Elle donne son nom très généreusement  
A mainte plante utile ou de simple ornement.

Elle est entre mes dents lorsque ma plume d'oie  
Attend qu'en mon cerveau l'étincelle flamboie.

Elle ajoute sans doute à la fierté du coq  
Dont l'orgueil insoumis se cabre au moindre  
[choc.

Elles sont oasis, ou bien l'on nous abuse,  
Dans le Lot, la Dordogne et même la Vaucluse.

Elle est impératrice et s'allie à ce roi,  
George, ami de Jean Huss, l'hérétique sans foi !

## RÉBUS

EXPLICATION DES DEVINETTES  
D'OCTOBRE :

LOGOGRIPE : TROCADÉRO : — Troc —  
Cade — Trace — Roc — Cor — Corot —  
Dore — Ordre — Corde — Radoter —  
Cadre — Carde — Rade — Atroce —  
Rat — Dort — Rate — Carré — Carte —  
Dartre — Dace — Ocre — Recto —  
Docte — Code — Oca — Oc — Cadet —  
Ode — Ordo — Cote — Décor — Toc —  
Caro — Cora — Date — Dot.



MÊLI-MÊLO : Fantasmagorie.

## EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE

*Les soucis vieillissent l'homme avant le temps.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Eh ! bien, mesdemoiselles, nous voici encore vouées au plat pour l'automne, je n'ose dire pour l'hiver, la mode est trop changeante. Elle louvoie en ce moment entre le plat et le drapé modéré. Qui l'emportera des deux ?

A ajouter aux tissus en grande vogue dont nous avons parlé, le velours de coton anglais, velours fin, soyeux, ne rappelant en aucune façon l'ancien velours anglais. Plus souple, plus joli et de couleurs délicieuses, il fait de ravissants costumes habillés pour les jeunes filles et demi-habillés pour les jeunes femmes. Pour celles-ci la garniture sera de fourrure, étroite bande posée de façons diverses ; pour vous, mesdemoiselles, plusieurs rangs de piqûres, voilà tout. Si vous le voulez, une ruche de dentelle noire assez volumineuse à l'encolure, mais indépendante du col. Cette ruche, très seyante, se met beaucoup chez soi.

Désirez-vous faire cette gentille fantaisie qui ne prend ni beaucoup de temps ni beaucoup d'argent ? Ayez sept mètres de dentelle noire de trois cent. et demi de hauteur, à vingt centimes le mètre ; coupez-en 3 m. 60 pour la ruche de l'encolure, réunissez pied à pied, par un point devant, la dentelle, puis plissez-la d'un double pli creux ; montez-la ensuite sur un ruban de soie noire de deux cent. de largeur. Fermez par une agrafe cachée sous un nœud à très longs pans, qui tomberont sur le dos, ou par un simple nœud si elle se ferme devant. Pour les poignets, partagez en deux ce qui reste de dentelle et faites comme pour la ruche de l'encolure.

La mode mélange beaucoup le damassé de laine avec l'étoffe unie assortie pour le grand manteau, et cette combinaison est fort heureuse ; ce sont les lés de derrière et le double devant quand il forme veste, qui sont en uni.

Si le boa en fourrure n'est plus de mode, quand il est indépendant, il le devient s'il est placé comme garniture de manteau ; c'est un moyen de l'utiliser. Mis à l'encolure, il descend tout le long des bords ou sous le côté qui dépasse un peu, si le milieu fait plastron ; la manche demi-pagode sera garnie de même.

Le corsage boutonné derrière, à la mode pour les jeunes filles, est bien incommode ; celui boutonné sous le bras et sur l'épaule, un peu plus facile à mettre, se fait toujours.

Si nos jupes sont simples, nous ne pourrions pas en dire autant des corsages, que l'on s'ingénie à rendre aussi originaux que coquets. Il est rare que les deux côtés soient symétriquement garnis. L'un se plisse de plis plats ; l'autre reçoit une passementerie et les deux croisent à la taille sur une pièce d'encolure qui a la forme d'un V, ou l'un des côtés plissé verticalement fait le devant sur lequel passe en biais l'autre côté, celui-ci tendu et ramassé de plis maintenus à la taille par un chou en ruban. La manche en gigot très élevé est abandonnée, mais il la faut toujours épaulée, un peu froncée, très plate du bas ou large jusqu'au coude pour se continuer en bas de manche plat, sorte de très haut poignet auquel elle se fronce. M<sup>lle</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, dont les costumes et manteaux sont si jolis — vous pouvez en juger par la gravure coloriée de ce numéro — vient de joindre un atelier de chapeaux à ceux des costumes, et les figurines coloriées vous montrent, sous leurs différentes formes, capotes et chapeaux d'hiver. Nous les trouvons tout à fait charmants et coiffant fort bien. Inutile d'en parler plus longuement, puisque les descriptions en sont données aussi détaillées que possible.

Les robes et costumes de fillettes ont peu varié de façon. Les plus grandes portent une polonaise-redingote qui fait pardessus. Elles ont aussi la mante garnie à la vieille d'une grosse ruche, en pareil ou en taffetas, découpée à l'importe-pièce. La robe paysanne a toujours du succès : la jupe se garnit de quelques plis rabattus et le corsage, à taille-ronde, a le bord des côtés mobile sur un plastron fermé dessous ; un velours ou une broderie pour garniture et une collerette rabattue. La manche est presque toujours large et froncée à un poignet plus ou moins haut. Ce que portent les fillettes, c'est le haut plissé qui dégage le cou, quitte à y mettre pour l'hiver un collier de fourrure, ce qui, d'ailleurs, sied très bien. Le chapeau de feutre à large bord, avec des fusées de coques ou une plume joliment tournée, est de mode ; feutre mou à longs poils, ras, mat ou brillant.

CORALIE L.

L'Album de travaux du 18 octobre de l'Edition hebdomadaire contient : Sac-ridicule pour ouvrage, en peluche améthyste, avec encadrement brodé sur moire. — Pelote de cabinet de toilette, genre caisse, pour fourche, épingle, peigne en écaille. — Garniture au crochet pour pantalon-jarretière. — Second modèle de sac à ouvrage en étoffe ancienne, avec glands et frange. — Broderie au point de croix pour serviette à thé : lapins broutant. — Soulier moscovite au crochet tunisien pour bébé. — Vide-poche en peluche et soie. — Prix : 1 fr. le numéro.



etc., magnifiques tissus variant de 5 fr. 25 à 12 fr. 50, de 1 m. 10 à 1 m. 30 de large. — 27, rue du Quatre-Septembre, Paris. — Pour la chaussure, voir le prospectus de la maison Kahn, joint à ce numéro.

Nous avons vu, il y a quelques jours, dans la maison *Bouasse-Lebel*, 29, rue Saint-Sulpice, un

livre d'heures de grand format et plat, destiné au mariage d'une Altesse étrangère. La reliure, en maroquin blanc fleurdélié d'or, avec tranches orientales, rappelait, par la richesse de sa dorure, les beaux manuscrits du XIII<sup>e</sup> siècle.

Cette innovation sera une des plus recherchées pour les riches mariages de cet hiver.

## EXPLICATION DES ANNEXES

### GRAVURE DE MODES n° 4805

Toilettes, confections et modes de M<sup>lle</sup> Thirion  
Costumes d'enfants de M<sup>me</sup> Taskin

**PREMIÈRE TOILETTE.** — Casaque longue en drap broché noir à fond sablé or; jockey-pèlerine à gros plis; bordure, col et parement, en renard bleu (1). — Capote-diadème en chenille nattée; touffe de plumes soufre et brides de satin.

**DEUXIÈME TOILETTE.** — Robe en drap crème; la jupe plate fendue de côté, est ornée d'une broderie qui court dans toute la longueur. Corsage fermé en biais, brodé au-dessus des boutonnières; le motif brodé contourne, dans le bas, l'angle du corsage et garnit toute la pointe du devant; petite basque-postillon; manche boutonnée derrière et brodée dans le bas. (Voir la planche de patrons). — Toque en feutre crème, avec revers orné de zigzags de chenille; touffe de plumes devant et derrière; un nœud de ruban retient la touffe de devant.

**TROISIÈME TOILETTE.** — Costume en tissu bleu marine semé de pastilles mousse; tablier étroit en peluche bleu marine. Corsage découpé à dents sur un gilet de peluche; la basque courte est aussi dentelée; parement en peluche sur lequel se détache le bas de manche découpé à dents pointues comme celles de tout le corsage (2). — Chapeau de peluche avec dessous en plumes de coq; nœud et plumes plates dessus.

**QUATRIÈME TOILETTE.** — Jupe en velours frappé aubergine, semé de petits nœuds cuivre; elle est ouverte de côté sur une sous-jupe en peau de soie cuivre ornée de petits volants. Jaquette Louis XV en velours, avec gilet de peau de soie cuivre, à basque rapportée comme à la veste; large poche en peau de soie retombant sur la basque de velours; revers en peau de soie et double rangée de boutons, s'arrêtant à la pointe des revers; manche à parement mousquetaire boutonné en dehors (3). — Capote de dentelle coulissée, les côtés réunis en crête au milieu et froncés ensemble, forment un coulissé à tête; oiseau de paradis et brides en velours cuivre.

**CINQUIÈME TOILETTE.** — Mantelet ajusté en peluche grenat, orné d'appliques de passementerie grenat et or deux tons; manche juive bordée de plumes et manche plate à bracelet de plumes; bordure de plumes autour des pans, de la basque et du col. (Voir ce patron sur la planche de ce mois). — Chapeau Louis XI en feutre orné d'un plisse de dentelle à double-tête, l'une droite sur le chapeau, la seconde s'étendant sur la passe; touffe de plumes derrière.

**COSTUME DE PETIT GARÇON.** — Blouse russe, en petit drap, fermée de côté sous une bande brodée en point à la croix vieil or; col orné du même petit motif (page 1, album de ce mois); manche plissée dans le bas à hauteur d'un poignet; sur le pli, double derrière, on répète le petit point à la croix de la blouse (voir la planche de patrons); ceinture de cuir; on la fait aussi en drap, piqué et brodé. — Toquet de loutre, bord d'astrakan.

**MANTEAU DE FILLETTE.** — Manteau long en drap beige, avec gilet uni sans couture, fermé de côté sous le revers-châle; collet rejeté en arrière (voir

(1, 2, 3 et 4). Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 novembre.

la planche de patrons); sur les revers en velours marron sont appliqués des motifs découpés de drap beige brodés en points lancés. — Chapeau de feutre beige avec coques de ruban devant et derrière.

**COSTUME DE PETITE FILLE DE 5 A 7 ANS.** — Robe en lainage brique ornée de petits galons lamés; jupe froncée avec ceinture bordée de chaque côté de trois rangs de petits galons; cette ceinture, plus haute devant, est découpée en ondulant dans le haut. Corsage à empiècement rond couvert de petits galons; dos et devant plissés en biais à plis contrariés; manche à parement arrondi baissant sur la couture intérieure; trois rangs de galon cernent l'entournure (4).

### MODÈLE COLORIÉ

ECRAN DE BOUGIE, broderie de Constantinople. (Voir le détail du point, page 7 de l'Album).

### CARTONNAGE

ABAT-JOUR, deux panneaux découpés et deux transparents. La dernière partie paraîtra en décembre.

### PLANCHE DE TRAVAUX D'ETRENNES

Modèle de M<sup>lle</sup> Lecker, 3, rue de Rohan.

- |   |   |
|---|---|
| 1. ET 2. RIDEAU EN TULLE BROCHÉ ÉCRU.             | 18, ABAT-JOUR (parapluie), 19 ET 20, PANTOUFLE. |
| 3, 4, 5 ET 6. PARE-LUMIÈRE EN GAZE (paravent).    | 21 ET 22, BOBÈCHES.                             |
| 7 ET 8, SEMAINIER.                                | 23, 24 ET 25, PORTE-BROSSES OU VIDE-POCHE.      |
| 9 ET 10, PORTE-PHOTOGRAPHIQUES (éventail).        | 27, 28 ET 29, CALOTTE A REVERS.                 |
| 11 ET 12, GLOBE DE LAMPE.                         | 31 ET 32, PORTE-CIGARES EN LIÈGE.               |
| 13 ET 14, PORTE-CARTES EN LIÈGE.                  | 33 ET 34, SAC A JUMELLES.                       |
| 15, 16 ET 17, BLAGUE A CIGARETTES (fer à cheval). |   |

### ONZIÈME ALBUM

Porte-musique. — Petite bande point à la croix. — Dentelle noire en application. — Jupon au crochet pour enfant. — M. O. enlacés. — Tablier d'enfant. — Têtière, dentelle espagnole. — Dentelle au crochet. — H. B. L. enlacés. — Nappe d'autel, fond point d'esprit. — Dessus de clavier, point mosaïque. — A. P. enlacés. — Petite botte pour baby. — J. L. enlacés. — Garniture, guipure Richelieu. — Coussin égyptien. — Petite garniture. — Ecran de bougie (modèle colorié joint à ce numéro), broderie de Constantinople. — Dentelle au crochet en travers. — Manteau de pluie. — Entre-deux. — Casaque garnie de fourrure (patron découpé).

### FEUILLE XI

#### 1<sup>er</sup> CÔTÉ

CORSAGE, jeune fille, quatrième figure } Gravure  
MANTEAU, petite fille, troisième figure } n° 4805

#### 2<sup>e</sup> CÔTÉ

MANTEAU, neuvième figure. }  
BLOUSE RUSSE, petit garçon, première figure. } Gravure n° 4805

### PATRON DÉCOUPÉ

CASAQUE GARNIE DE FOURRURE, page 8 (album de novembre).





1<sup>er</sup> Novembre. 1890.

Modos de Poca  
Coillettes, confecti

Rue Vivienne. 48  
MA GUELLE. 8 pl.<sup>ce</sup> du Théâtre Français — Etoffes en cachemire de la Cie DES INDES.  
KAHN. 55. r. Montorgueil.





1<sup>er</sup> Novembre 1890.

Imp. Falconer. P.

# Journal des

Modes de Paris

Coiffes, confections et Modes de M<sup>lle</sup> THIRION. 41. Bd St Michel - Costumes d'Enfants de M<sup>me</sup> TASKIN. 2. r. de la

Ayuntamiento de Madrid 2<sup>a</sup> r. du 1<sup>er</sup> Septembre - Parfums de la M<sup>on</sup> GUERLAIN. 15. r. de la Pa





4805

Imp. Falconer, Paris

es Demoiselles

Rue Vivienne. 48  
KIN. 2. r. de la Michodière - Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE. 8. pl<sup>ce</sup> du Théâtre Français - Etoffes en cachemire de la C<sup>ie</sup> DES INDES.

15. r. de la Paix - Chaussures de la Maison KAHN 35. r. Montorgueil  
Ayuntamiento de Madrid



